Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes

UN peut sourire avec dédain à ces Archivistes de la frivolité du jour, à ces Echos éphémères de l'esprit d'intrigue et de parti , qui jugent un livre sans savoir lire , et prononcent fièrement sur les opinions , comme sur le style de l'Auteur. C'est au livre seul à parler pour le condamner ou l'absoudre. Mais voir fouler aux pieds les restes encore palpitans de l'homme vertueux cjui nous fut cher , qui nous aima > entendre outrager sa mémoire , diffamer ses mœurs , noircir son caractère , et garder un silence froid ou timide , ce serait s'avouer aussi vil que le lâche qui , guettant sur le bord de la tombe , l'homme autrefois son ami , l'attendit au cercueil pour assou- A

vir sa rage en poignardant un cadavre : bassesse atroce , qui , m'enflammant d'indignation „ m'inspira le projet et le plan de cette Epître dédicatoire. Je la signe parce que l'honneur l'exige.

Content, dans mon obcurité, de cultiver en paix quelques amis , et les fruits de mon jardin , je n'ai pas la manie de répandre mon nom 3 mais je ne crains point de l'afficher , dès que , pour la défense d'un ami, la ve'rité m'en fait une loi. Oui la vérité ; car les éloges donnés au caractère moral de Rousseau ne sont pas des phrases de Rhéteur; ils portent sur des faits publics, ou constatés par une foule de lettres originales qui existent entre mes mains , à plusieurs derquelles ses réponses se trouvent annexées. C'estlà ,

c'est dans ces écrits privés, que se peint la beauté de son ame , cette

Avant-Propos. 5 candeur qui la distingue, ce rare désintéressement, cette vive sensibilité, cette bienveillance universelle , cet attachement sincère à ses devoirs, à ses principes , cet amour ardent de la vérité, de la justice, de l'honnêteté, ce zèle éclairé , si fertile en moyens de consoler > de soulager les infortunés. Mais tant de qualités éminentes ne sont-elles pas obscurcies par quelques taches? Vous qui faites une question pareille , qui que vous soyez , rentrez au fond de votre cœur 5 vous y trouverez cette réponse. Les imperfections , les foiblesses , des vices même sont l'appanage de l'homme :

mais l'homme vertueux est celui qui se relevant de ses chûtes , en acquiert de nouvelles forces, lutte, combat > et sort enfin victorieux.

DE JJ ROUSSEAU

vJ toi dont l'ame sublime et pure , dégagée de ses liens terrestres , contemple sans nuages I'Eternelle Vérité, et repose à jamais dans le sein de la Bonté Suprême:

ROUSSEAU! Ombre chère et sacrée ! si , des ources intarissables ou tu puises la félicite' , ton cœur , toujours aimant, se complaît encore aux affections humaines , daigne enten-

dre ma voix , et sourire à l'hommage que te présente aujourd'hui la sainte amitié.

Non, ce n'est ni à la Grandeur, ni à la Vanité , c'est à Toi , Jean- Jacques , c'est à ta mémoire que tes amis élèvent et consacrent ce monument; dépôt précieux des fruits de ton génie , et des émanations de ton cœur.

En vain de vils insectes acharnés sur ton cadavre , l'inondent des poisons infects dont ils font leur pâture : tes écrits immortels , transmis à la postérité , vont porter d'âge en âge 9 l'empreinte et la leçon des vertus dont ta vie fut l'exemple et le modèle.

Eh î qu'importe à la Vérité Terreur des hommes, et leur barbarie à la Justice ? Vois d'un œil de compaslion tes lâches ennemis. Tels que des A*

coupablesque la terreur accompagne et décèle , ils se troublent ces hommes si vains , qui se disent les sages de la terre, et les précepteurs des nations : Ils se troublent en voyant approcher le jour où sera arraché le masque dont ils couvrent leur difformité. Us frémissent; et dans leur rage aveugle, forcenée, mais impuissante , ils croient déshonorer ton nom , lorsqu'ils n'avilissent que leur propre cœur.

Courageuse victime de ta sincérité, Toi qui , aux dépens du repos de tes jours, plaças la Vérité sur son trône, et préféras , par amour pour elle , aux caresses, les outrages ; à l'aisance , la pauvreté ; aux honneurs, la flétrissure ; a la liberté, les fers; ils t'appellent

Hypocrite Eux qui , regor-

geans de fiel , d'orgueil et d'envie , prêchent la douceirr , la modération ,

l'humanité , et couverts des livrées de la Philosophie , marchent a leur but par des voies obliques , et tendent avec acharnement > mais sans se compromettre , à propager une doctrine meurtrière , qui réduit tout système de morale à n'être qu'un leurre entre les mains ces gens d'esprit s pour tirer parti de la crédulité' des simples. Toi qui plein d'une noble sensibilité, repoussas les dons offerts par la vanité , ou présentés par la simple bienveillance ? maïs honoras du nom de bienfaits , les plus légers services que te rendit l'amitié: condamné, poursuivi , persécuté sans relâche par la calomnie , l'intrigue et le fanatisme j ô Toi qui pleurant sur l'aveuglement des hommes , leur pardonnas le ma!

qu'ils t'avoient faic ; et leur tins Compte de tout celui qu'ils ne te fai-

soient pas ; ils t'appellent Ingrat . . . * Eux qui jouissent de l'existence , et voudraient anéantir l'auteur de toute existence.

Toi , dont le coeur toujours inaccessible à la cupidité , à la haine, à l'envie , déploya sans crainte et sans personnalité, sa foudroyante éloquence contre ces passions atrores : Toi dont l'ame ne fut jamais fermée à l'affligé , ni la main à l'indigent : Toi qui consacras tes talens et ta vie entière à rappeller tes frères à la raison et au bonheur; qui raffermis , dans la carrière, les pas chancelans de l'homme vertueux , et ramenas celui qui s'éga-

toit , ils t'appellent Scélérat

Eux qui donnant l'exemple et le précepte, sappent , par les fondemens, le principe des mœurs, le lien des sociétés , et travaillent de sang-froid à

délivrer l'homme puissant du seul frein qui l'arrête 5 à priver le foible de son unique appui ; à enlever à l'opprimé , son recours ; à l'infortuné , sa consolation ; au riche , sa sûreté; au pauvre , son espérance.

Mais c'est trop souiller ma plume par ce monstrueux parallèle, c'est trop long-tems contrister et profaner tes regards par le tableau de tant d'horreurs, Abandonnons ces méchans à leur perversité. Que dis-je ! ô bon Rousseau I tu ne te vengeras qu'en demandant à la Clémence infinie , que les remords ne punissent pas leur crime sans l'expier.

Soulage et purifie tes yeux en les portant sur ces groupes d'Enfans, rendus heureux à ta voix _, de Mères rappellées à la nature , de Citoyens encouragés au culte des loix et de la

liberté. Entends ce cri de reconnoissance que tous les cœurs honnêtes élancent vers toi. Il atteste à la terre que la vertu n'y est pas tout-à-fait éttangère. Perce l'avenir, et vois nos arrières-neveux devenus meilleurs par tes Ecrits , les méditer en bénissant ton nom, et célébrer ta mémoire en pratiquant tes leçons. Contemple enfin tes amis pleurans sur ta tombe , pleins de ton souvenir, nourris de tes maximes, ne chercher de consolation que dans leur union fraternelle , et leur zèle pour ta gloire. Ecoute 1 1 reçois le vœu sacré qu'ils te renouvellent ici par ma bouche , d'aimer par dessus tout , à ton exemple , la justice et la vé»

rite.

Neujchâtel , ^779.

DE GENÈVE

IVIaGNITIQUES , TreS-HoNORES iT

Souverains Seigneurs,

Convaincu qu'il n'appartient qu'au Citoyen vertueux de rendre à sa Patrie des honneurs qu'elle puisse avouer ,

il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public} et cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire , j'ai cru qu'il me serait permis de consulter ici Je zèle qui m'anime , plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes , et sur l'inégalité qu'ils ont instituée ,, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une et l'autre , heureusement combinées dans cet Etat , concourent, de la manière la plus approchante de la loi naturelle, et la plus favorable a la société , au maintien de l'ordre public et au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter

sur

DÉDICACE. là

sut la constitution d'un Gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le votre , que même sans êti e né dans vos murs , j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine, à celui de tous les peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, et en avoir le mieux pré-

venu les abus.

Si j-avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'amois choisi une société d'une grandes bornée par l'étendue des facultés humaines , c'est-à-dire , par la possibilité d'être bien gouvernée , et où chacun suffisant à son emploi , nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un Etat où tous les particuliers se connoissant entr'eux , les manœuvres obscures du vice , ni la modes-

rie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards et au jugement du Public, et où cette douce habitude de se voir et de se connoître , fit de l'amour de la Patrie , l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain et le Peuple ne pussent avoir qu'un seul et même intérêt, arin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne pouvant se faire à moins que le Peuple et le Souverain ne soient une même personne , il s'ensuit que j'aurois voulo naître sous un Gouvernement Démocratique , sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre et mourir libre, c'est-à-dire , tellement soumis aux loix, qu- ni moi ni personne n'en pût secouer l'honorable joug ; ce joug salutaire et

doux, que les têtes les plus fières portent d'autant plus docilement, qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

Paurois donc voulu que personne dans PEtat n'eût pu se dire au dessus de la loi , et que personne au-dehors n'en pût imposer que l'Etat fût obligé de reconnoître : car qu'elle que puisse être la

constitution d'un Gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi., tous les autres sont nécessairement à la discre'tion de celui-là ; (1.*) et s'il y a un chef national , et un autre chef étranger , quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire , il est impossible que l'un et l'autre soient bien obéis , et que l'Etat soit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution j

quelques bonnes 'oix qu'elle put ayoir, de peur que le Gouvernement , autrement constitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens , ou les Citoyens au nouveau Gouvernement, l'Etat ne fût sujet à être ébranlé et détruit presque dès sa naissance. Car il en e^t de la liberté comme de ces alimens solides et succulens , ou de ces vins g ceux, propres à nourrir et fortifier h's tempéramens robustes qui en ont l'h ibitude , mais qui accablent, ruinent et enivrent les foibles et délicats qui n'y sont point faits. Les Peuples une fis a< outumés à des Maîtres , ne <ow. plus en état <\z s'en passer. S'ils tenter.: le, secenei le joug, ils s'éloignent d\:ut.int plus de la liberté , qu°, prenant • our elle un» licence effrénée qui lui est opposée ,

leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui même , ce modèle de tous les Peuples libres , ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins. Avili par l'esclavage et les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'était d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager et

gouverner avec la plus grande sagesse , afin que , s'accoutumant peu à peu à respirer l'ait salutaire de la liberté., ces âmes énervées ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de moeurs et cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les Peuples. J'aurois donc cherché pour ma Patrie une heureuse et tranquille République , dont l'ancienneté

se perdît en quelque sorte dans la nuit des tems , qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester et affermir dans ses rubitans le courage et l'amour de la Patrie, et où les Citoyens accoutumés de longue main à une sage indépendance , fussent non seulement libres , mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une Patrie , détournée par une heureuse impuissance du féroce amour des conquêtes , et garantie , par une position encore plus heureuse , de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre Etat -, une ville libre , placée entre plusieurs Peuples , dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, et dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes ; une République, en un mot, qui ne tentât

point l'ambition de ses voisins , et qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'en suitque, dans une position si heureuse , elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, et que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes , c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière et cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, et qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens : car qui peut mieux savoir qu'eux , sous

quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurais pas approuvé des Plébiscites semblables à ceux des Romains, où les chefs de l'Etat et les plus intéressés à sa conser-

ration étoient exclus des délibérations dont souvent de'pendoit son salut, et où , par une absurde inconséquence, les Magistrats é'oient privés des droits dont jouissoient les simples C iroyens.

Au contraire , j'aurois d< siré que , pour arrêter les projets intéressés et mal conçus, et les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens , chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie 'y que ce d: oit appartint aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection , que le Peuple , de son côté , fut si réservé à donner son consentement à ces loix , et que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solemnité, qu'avant que la constitution fut ébranlée , on eût le tems de se convaincre que c'est sur tout la grande antiquité des

DÉDICACI. Il

loix qui les rend saintes et vénérables ; que le peuple méprise bientôt celle»

qu'il voit changer tous les jours, et qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages , sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout , comme nécessairement mal gouvernée , une République où le Peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats, ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit im-

prudemment gardé l'administration des affaires civiles, et l'exécution de ses propres loix ; tel dut être la grossière constitution des premiers Gouvememens sortant immédiatement de l'état de nature , et tel fut encore un des vices qui perdirent la République d'Athènes.

Mais j'aurois choisi celle où les par-

ticuliers se contentant de donner la sanction aux loix , et de décider en Corps, et sur le rapport des Chefs, les plus importantes affaires publiques , établiroient des Tribunaux respectés , en distini;ueroient avec soin les divers départemens , éliroient d'année en année les plus capables et les plus intègres de leurs Concitoyens pour administrer et gouverner l'Etat ; et où la vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du Peuple , les uns et les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte qu- si jamais de funestes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique , ces tems même d'aveuglement et d'erreurs fu^se t marqués par des témoignages de mociérarion , d'estime réciproque, et d'un commun r spect pour les loix j présages et garans d'une ré-

conciliation sincère et perpétuelle.

Tels sont, Magnifiques,TrÈs-Honorés et Souverains Seigneurs , les avantages que j'aurois recherchés dans la patrie que je me serois choisie. Que si la Providence y avoit ajouté de pics une situation charmante , un climat tempéré , un pays fertile et l'aspect le plus délicieux oui soit sous le ciel , je n'aurois désiré , pour combler mon bonheur, que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette bienheureuse Patrie s vivant paisiblement dans une douce société avec mes Concitoyens, exerçant envers eux et à leur

exemple, l'humanité, l'amitié ettoutes les vertus , et laissant après moi l'honorablt mémoire d'un homme de bien et d'un honnête et vertueux Patriote.

Si moins heureux ou trop tard

2Af DÉDICACE.

sage , je m'étois vu réduit à finir en d'autres climats une infirme et languissante carrière , regrettant inutilement le repos et la paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé ; j'aurois du moins nourri dans mon aine ces mêmes sentimens dont je n'aurois pu faire usage dans mon pays, et pénétré d'une affection tendre et désintéressée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois adressé, du fond de mon cœur , à peu près le discours suivant.

Mes chers Concitoyens , ou plutôt mes frères , puisque les liens du sang ainsi que les loix nous unissent presque tous , il m'est doux de ne pouvoir penser à vous , sans penser en même tems a, tous les biens dont vous jouissez , et dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai

perdus.

perdus. Plus je réfléchis sur votre situation politique et civile, et moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat, tout se borne toujours à des projets en idées ^ et tout au plus à de simples possibilités; pour- vous , votre bonheur est tout fait , il ne faut qu'en jouir ; et vous n avez plus besoin , pour devenir parfaitement heureux , que de savoir vous contenter de l'être.

Votre souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée , et conservée durant deux siècles à force de valeur et de sagesse , est enfin pleinement et universellement reconnue. Des traités honorables fixent vos limites , assurent vos droits et affermissent votre

repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, et garantie par des Puissances amies et respectables j votre Etat est tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre j vous n'avez point d'autres maîtres que de sages ioix que vous avez faite*, administrées par des Magistrats intègres qui sont de votre choix ; vous n'êtes ni assez riches, pour vous énerver par la mollesse et perdre, dans de vains délices, le goût du vrai bonheur et des solides venus , ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers qu- ne vous en procure votre industiie 3 et cette liberté précieuse qu'on ne maintient chez les grandes Nations qu'avec des impôts exorbitans, ne vous coûte presque rien à conserver.

Puisse durer toujours pour le bon-

heur de ses Concitoyens et l'exemple des Peuples, une République si sagement et si heureusement constituée!

Voilà le seul vœu qui vous reste à faire , et le seul soin qui vous reste à prendre' C'est à vous seuls désormais , non à faire votre bonheur , vos ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre obéissance aux loix, de votre respect pour leurs Ministres que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance , hâtez-vous de Je détruire, comme un levain funeste d'où résulteroienf tôt ou tard vos malheurs et la ruine de l'État. Je vous conjure de rentrer tous au

fond de votre cœur, et de consulter la voix secrète de votre conscience. Quelqu'un

parmi vous connoit-il dans l'Univers un Corps plus intègre , plus éclairé, plus respectable cjue celui de votre Magistrature } Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération , de la simplicité de mœurs ; du respect pour les loixj et de la plus sincère réconciliation 1 Rendez donc sans réserve à de si sages Chefs cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu ; songez, qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient , et que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité , retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la rigueur des loix et l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté , ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur et

avec une juste confiance , ce que vous seriez toujours obligés de fa/re par un véritable intérêt, par devoir et pour la raison? Qu'une coupable et funeste indifférence pour le maintien de la constitution ne vous fasse jamais né^lîger au besoin les sages avis des plus éclairés et des plus zélés d'entre vous ; mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté continuent de régler toutes vos démarches, et de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier et modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez- vous sur-tout, et ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres et des discours envenimés , dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille et se

tient en alarmes aux premiers cris d'uft bon et fidèle gardien qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs 5 mais on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public 3 et dont les avertissent ns continuels et déplacés ne seront pas même écouter au moment qu'ils sont nécessites.

Et vous > Magnifiques et tris- Honorés Seignfurs , vous , dignes et îespectables Magistrats d'un Peuple libre , j enne:tez-moi de vous offrir en particulier mes hommages et mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustra r ceux qui l'occupent,, c'est sans doute celui que donnent les talens et la vertu , celui dont vous vous êtes rendus dignes, et auquel vos Concitoyens vous onc élevés. Leur propre mérite ajoute en-

core au vôtre un nouvel éclat > et choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres , pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au-dessus des autres Magistrats , qu'un Peuple libre j et sur-tout celui que Vous avez l'honneur de conduire, est par ses lumières et par sa raison audessus de la populace des autres Etats. Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devroit rester de meilleurs traces , et qui sera toujours présent à mon cœur. Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion, la mémoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour , et qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore , vivant du travail de ses mains , et nourrissant son ame des vérité* les plus su» blimes» Je vois Tacite , Plutarque et

Grotius y mêlés devaiit lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri , recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des j-ères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier durant un tems de sages leçons # j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice , il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours.

Tels sont, Magnifiques et très- Honores Seigneurs , les Citoyens et même les simples habitans nés dans PËtat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits et sensés dont , sous le nom d'ouvriers et de Peuple , on a , chez les autres Nations , des idées si basses et si fausses. Mon père , je l'avoue avec joie , n'étoit point

distingué parmi ses Concitoyens , il n'étoit que ce qu'ils sont tous ; et tel qu'il étoit, il n'y a point de pays où sa société n'eût été recherchée , cultivée , et même avec fruit , par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, et grâce au Ciel , il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe , vos égaux par l'éducation , ainsi que par les droits de la nature et de la naissance ; vos inférieurs par leur volonté , par la préférence qu'ils doivent à votre mérite , qu'ils lui ont accordée , et pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur et de condescendance vous tempérez avec eux la gravité convenable aux Ministres de* Loixj corn-

bien vous leur rendez en estime et en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance et de respects ; conduite pleine de justice et

de sagesse , propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais :

conduite d'autant plus judii ieuse , que ce P pie équitable et généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, et que les plus ardens à soutenir leurs droits , sont les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les Chefs d'une société civile en aiment la gloire tt le bo» heur : mais il l'est trop p. ur le repos des hommes que ceux qui se regardent comme les Magistrats , ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus sainte et plus su-

blime , témoignent quelque amour pour la Patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare , et placer au rang de nos meilleurs Citoyens , ces zélés dépositaires des dogmes sacrés autorisés par les loix , ces vénérables Pasteurs des âmes , dont la vive et douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Evangile , qu'ils commencent toujours par les praciquer eux-mêmes !

Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Genève. Mais , trop accoutumé à voir dire d'une manière, et faire d'une autre , peu de gens savent jusqu'à c-uel point l'esprit du christianisme, la sainteté des mœurs , la sévérité pour soimême , et la douceur pour autrui , régnent dans le Corps de nos Mi-

nistres. Peut-être appartient-il à la seule ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une société de Théologiens et de gens de Lettres ; c'est en grande partie sur leur sagesse et leur modération reconnues , c'est sur leur

zèle pour la prospérité de l'Etat que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité ; et je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement et de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés et barbares dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, et qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu , c'est-à-dire , leurs intérêts , étoient d'autant moins avares du sang humain, qu'ils se flattoient que le leur seroit toujours respecté,

Pourrois-je

Dédicace. 37

Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de Ja République qui fait le bonheur de l'autre , et dont la douceur et la sagesse y maintiennent la paix et les bonnes mœurs? Aimables et vertueuses Citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre? Heureux ! quand votre chaste pouvoir exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'État, et le bonheur public. C'est ainsi que les femmes cornmandoient à Sparte , et c'est ainsi qua vous méritez de commander à Genève.

Quel homme barbare pourroit résister à la voix de l'honneur et de la raison dans la bouche d'une tendre épouse ; et qui ne mépriseroit un vain luxe , en voyant votre simple et modeste parure qui y par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la

beauté ? C'est à vous de maintenir toujours , par votre aimable et innocent empire et par votre e?prit insinuant, l'amour ces loix dans l'Etat et la concorde parmi les Citoyens ; de réunir, par d'heureux mariages , les familles divisées j et sur-tout de corriger

, par la persuasive douceur fie vos leçons et par les grâces modestes de votre entretien , les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays , d'où , au lieu de tant de choses utiles dont ils ponrroicnt profiter, ils ne rapportent, avec un ton puéril et des airs ridicules pris parmi des femmes perdues , cjue l'admiration de je ne sais cjuelles prétendues grandeurs, frivoles dédommagemens de la servitude , qui ne vaudront jamais l'auguste liberté.

Soyez donc toujours ce que vous êtes, Jes chastes gardiennes des mœurs et

les doux liens de la paix , et continuez de faire valoir, en toute occasion , les droits du cœur et de la nature , au profit du devoir et de la vertu.

Je mp flatte de n'être pas démenti par l'événement, en fondant sur de tels garans l'espoir du bonheur commun des Citoyens et de la gloire de la République, J'avoue qu'avec tous ces aTantages , elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des yeux sont éblouis , et dont le puéril et funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur et de la liberté. Qu'une jeunesse disso1ue aille chercherailleurs des plaisirs faciles et de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des palais , la beauté des équipages , les superbes ameublemens , la pompe des

spectacles , et tous les rafinemens de la mollesse et du luxe. A Genève on ne trouvera cjue des hommes ; mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, et ceux qui le rechercheront, vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez , Magnifiques , très Honores et Souverains Seigneurs , recevoir tous ; avec la même bonté , les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assez malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon cœur, je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, et au zèle aident et légitime d'un homme qui n'envisage oint de plus grand bonheur pour lui-

même que celui de vous voir tous heureux.

Je suis avec le plus profond respect ,

Magnifiques, très -Honores it Souverains Seigneurs.

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur et Concitoyen ,

PREFACE

_Li a plus u'ile et la moins avan< ~é* de toures les connoissances humaine* me paroit être celle de l'homme (i. *) , et j'ose dii e nue la seule inscription du Temple de Delphes (ontenoit un Précepte plus important et plus difficile que tous les gros Livres des Moralistes. Aussi, je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse pro[oser , et, malheureusement pour nous , comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre : car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes , si l'on ne

commence par les connoître eux-mêmes î Et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir

tel que l'a formé la nature , à travers tous les changemens que la succession des tems et des choses a dû produire dans sa constitution originelle, et de démêler ce qu'il tient de son propre fonds d'avec ce que les circonstances et ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif? Semblable à la statue de Glaucus que le tems, la mer et les orages avoient tellement défigurée , qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une. bête féroce , l'âme humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes , par i'acquisition d'une multitude de connoissances et d'erreurs , par les changemens arrivés à la constitution des corps, et par le choc continuel des passions , a , pour ainsi dire , changé d'apparence au point d'être presque înéconnoissable 3 et l'on n'y trouve

plus, au lieu d'un être agissant toujours par des principes certains et invariables, au lieu de cette céleste et majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoir empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner , et de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'espèce liunv ine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances , et plus nous nous ôtons les moyens d'acquêt rir la plus importante de toutes , et que c'est en un sens à force d'étudier l'homme , que nous nous sommes mis hors d'état de le connoîcre.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la constitution humaine) qu'il faut chercher la

première origine des différences qui distinguent les hommes , lesquels , d'un commun aveu, sont naturellement .-ussi égaux enrre eux que l'étoient les animaux de chaque espèce , avant que diverses causes physiques eussent introduit dans quelques - uns les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens , par quelque moyen qu'ils soient arrivés , aient altéré tout à-la-fois et do la même manière tous les individus de l'espèce ; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés 5 et ayant acquis diverses qualités , bonnes ou mauvaises , qui n'étoient point inhérentes à leur nature ; les autres restèrent plus longtems dans leur état originel ; et. telle fut parmi les hommes la première source de l'inégalité; qu'il est plus

aisé de démontrer ainsi en général , que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paroit si difficile à voir. J'. i commencé quelques raisonnemens : j'ai hasarda quelques conjectures, moins dans 'espoir fie résoudre la question , que d.ins l'intention de Péclaircir et de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route , sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme : car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la natur<- actue le de l'homme, et de bien connoître un état qui

n'existe plus, qui n'a peut-être point exrté , qui probablement n'existera jamais , et dont

il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent. Il faudroit même plus de philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre , pour faire sur ce sujet de solides observations ; et une bonne solution du problème suivant, ne me paroîtroit pas in igné dts Aristotes et des Plines de notre siècle : Quel/es expériences seroient nécessaires pour parvenir h connoîtrt l'homme naturel ; et quels sont les moyens défaire ces expériences au sein de la société ? Loin d'entreprendre de résoudre ce problême , je crois en avoir assez médité le sujet pour oser répondre d'avance que les plus grands Prrlosophes ne seront pas trop bons pour diriger ces expériences , ni les plus puissans Souverains pour le*

faire ; concours auquel il n'est guères raisonnable de s'attendre, sur - tout avec la persévérance , ou plutôt la succession des lumières et de bonne volonté nécessaire de parc et d'autre pour arriver au succès.

Ces recherches si difficiles à faire , et auxquelles on a si peu songé jusqu'ici , sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. CYst cette ignorance de'la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude et d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit , dit M. Burlamaqui, et plus encore celle du

droit naturel , sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. C'est donc de cette nature

même

Préface. 4g

même de l'homme, contiuue-t-il , de sa constitution et de son état , qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise et sans scandale qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains, à peine en trouve -t- on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des anciens Philosophes qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les orincipes les pins fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment l'homme et tous les autres animaux à la même loi naturelle , parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle - même , que

50 Préface.

celle qu'elle prescrit , ou plutôt à cause de l'acception particulière selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de loi , qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous b s êtres animés, pour leur commune conservation. Les modernes ne reconnoissant 5 sous le nom de loi , qu'une règle prescrite à un être moral , c'est-à-dire , intelligent , libre, et considéré dans ses rapports avec d'autres erres» bornent conséquemment au seul animal doué de raison , c'est-à-dire, à Thomme , la compétence de la loi naturelle 5 mais définissant cette loi chacun à sa mode ,

ils l'établissent tous sur des principes si méiaphysiques , qu'il y a même parmi nous , bien peu de gens en état de comprendre ces principes *

Préface. 5i

loin de pouvoir les trouver d'eux mêmes. De sorte que toutes les définitions de ces savans hommes , d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci , qu'il est impossible d'entendre la loi de nature , et pax conséquent d'y obéir, sans être un très-grand raisonneur et un profoi.d métaphysicien. Ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société , des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine, et pour fort peu de gens , dans le sein de la société même.

Connoissant si peu la nature et s'accordantsi mal sur Je sens du mot Loi, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle.

Aussi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être

52 Préface.

point uniformes , ont- elles encore celui d'crre tirées de plusieurs connoissances que les hommes n'ont point naturellement _, et des avantages dont ils ne peuvent concevoir j'idée > qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les règles , dont, pour l'utilité commune^ il seroit à propos que h s hommes convinssent entre eux , et puis , on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles , sans autre pruve que le bien qu'on trouve qui résulteroit de leur pratique uni-

verselle. Voilà assurément une manière très commode de composer des définitions , et d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel , c'est en vain que nous voudrons déterminer la loi

qu'il a reçue , ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au sujet de cette loi , c'est que non-seulement pour qu'elle soit loi , il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connaissance ; mais il faut encore , pour qu'e le soit naturelle , qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de i'ame humaine , j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nousmêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou E*

souffrir tout être sensible , et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notrr esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité , que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand par ses développemens successifs , elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette manière , on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme $ ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération , il ne fera jamais

du mal à un autre homme , ni même à aucun être sensible ; excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée , il est obligé de se donner la préférence à lui-même.

Par ce moyen , on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle ; car il est clair que , dépourvus de lumières et de liberté ils ne peuvent reconnoître cette loi ; mais tenant en quelque chose à notre nature par la stnsibité dont ils sont doués , on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel , et que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable , c'est moins parce qu'il est un être raisonnable , que parce qu'il est un être sensible , qualité

qui étant commune à la bête et à l'homme , doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'Iiomme originel , de ses vrais besoins,," et des principes rondamentauxde sesdi voirs, est encore le Srul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de 1 inégalité morale } sur

les vrais fondemens du Corps politique, €ur les droits réciproques de ses membres f et sur mille autres questions semblables , aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille et désintéressé > elle ne semble montrer d'abord que la vi dence des hommes puissans et l'oppression des foibles ; l'esprit se ré-

Tolte contre la dureté des uns , on est porté à déplorer l'aveuglement des autres 5 et comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hasard produit plus souvent que la sagesse, et que Ton appellefoiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté , les étabiissemens liumains paroissent au premier coupd'œil fondés sur des monceaux de sable mouvant : ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière et le sable qui environnent l'édifice , qu'on apperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé, et qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or, sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles , et de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout «le faire ces distinctions , et de sépa-

rer , dans l'actuelle constitution des choses , ce qu'a fait la volonté divine , d'avec ce cjue l'art humain a prétendu fiire. Les r cherches politiques et morales , auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières , et l'histoire hypothétique des Gouvernemens est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. R-i considérant ce que nous serions devenus , abandonnés à nous-mêmes , nous devons apprendre à bénir celui dont |a mainbienraisunte , corrigeant nos

institutions et leur donnant une assiette inébranlable , a prévenu les desordres qui devroient ea résulier, et fait naître notre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler notre misère.

Quem te Deus esse J.ait, et humanâ quu parte Lotatuses in ret Disce.

SUR LES NOTES

J'ai ajouté quelques notes à cet Ouvrage , selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu , ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet , pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Discours , dans lequel j'ai taché de suivre de mon mieux le plus droit chtmin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les baissons , et tenter de parcourir les notes; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent pas du tout.

DE DIJON

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les Hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle f

V/fst de l'homme que j'ai à parler; et la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes ; car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les

Sages qui m'y invitent, et je ne serai pas mécontent de moi-même , si je me rends digne de mon sujet et de mes juges.

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalité, l'une que j'appelle naturelle et physique , parce qu'elle est établie par la nature , et qui consiste dans la différence des âges , de la santé, des forces

du corps , et des qualités de l'esprit ou de Pâme; l'autre qu'on peut appeller inégalité morale ou politique , parce qu'elle dépend d'une sorte de convention , et qu'elle est établie , ou du m* ins autorisée par le consentement des hommes. Ce'.le-ci consiste dans les différens privilèges , dont quelques-uns jouissent au préjudice des autres , comme d'être plus riches, plus honorés , plus puissans qu'eux, ou même de s'en taire obéir.

On ne peut pas demander qu'elle est la source de l'inégalité naturelle, par ce que la réponse se trouveront énoncée dans la simple définition du mot. On peut encore moins chercher s'il n'y auraitpoint quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce serait demander, en d'autrestermes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent , et si la force du corps et de l'esprit , la sagesse ou la vertu , <e trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la puissance ou de la richesse ; question bonne , peut-être , à agiter entre des esclaves en-

 tendus de leurs maîtres , mais qui ne conviennent pas à des hommes raisonnables et libres , qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce discours? De marquer dans le progrès des choses, lemoment où ie droit succédant à la violence , la nature fut soumise à la loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible , et le peuple à acheter un repos en idée au prix d'une félicité rée'le.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société , ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'Etat de nature , mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme , dans cet état , la notion du juste et de l'injuste , sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion , ni même qu'elle lui fût utile. D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient , sans expliquer ce qu'ils entendaient psr appartenir. D'autres» donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussi-tôt fait naître le Gou-

vernement , sans songer au tems qui dût s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pût exister parmi les hommes. Enfin tous, parlant sans cesse de besoin , d'avidité , d'oppression, de désirs et d'orgueil , ont transporté à l'Etat de nature des idées qu'ils avoient prises dans la société; ils parloient de l'homme sauvage , et ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres , de douter que l'état de nature eût existé , tandis qu'il est évident , par la lecture des livres sacrés , que le premier homme , ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières et des préceptes , n'étoit point lui-même dans cet état , et qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout philosophe chrét en , il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur

état de nature , à moins qu'ils n'y soient retombés par quelqu'événement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre, et tout-à-fait impossible à prouver.

sur l'Origine , etc. 69

Commençons donc par écarter tous les faits , car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement par des raisonnemens hypothétiques et conditionnels , plus propres à éclaircir la nature des choses qu'a en montrer la vé* ritable origine , et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature immédiatement après la création , ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent , mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre-humain , s'il fut resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande , et ce que je me propose d'examiner dans ce discours. Mon sujet intéressant l'homme en général , je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les nations , ou plutôt , ou

bliant le tems et les lieux pour ne songer qu'aux hommes à qui je parle , je me supposerai dans le lycée d'Athènes , répétant les leçons de mes maîtres , ayant les Platons et les Xénocrates pour juges , et le genre-humain pour auditeur.

O homme ! de quelque contrée que tu Sois, quelques soient tes opinions, écoure; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire , non dans les livres de tes semblables , qui sont menteurs , mais dans

ia nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle sera vrai : il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les tems dont je vais parler sont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étois ! C<-'<.t , pour ainsi dire , la vie de ton espèce que je vais décrire d'apres les qualités que tu as reçues , que ton éducation et tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. 11 y a, je le sens , un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu desirerois que ton espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent , par des raison*

qui annoncent , à ta postérité malheureuse, de plus grands mécontentemens encore, peut-être voudrois-tu rétrograder ; et ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers aïeux , la critique de tes contemporains ; et l'ef roi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.

PREMIÈRE PARTIE

\^uelque important qu'il soit , pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le considérer dès son origine , et de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier embryon de l'espèce, je ne suivrai point Son organisation à travers ses développemens successifs; je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le système animal ce qu'il put être au rommencement , pour devenir enfin ce qu'il est. Je n'examinerai pas si, comme le pense Aristote, ses ongles allongés ne furent point d'abord des grifres crochues ; s'il n'étoit point velu comme un ours ; et si , marchant à quatre pieds (3.* , ses re-

gards dirigés vers la terre , et bornés à un horison de quelques pas , ne marquoient point à la fois le caractère et les limites de ses idées. Je ne pourrois

former sur ce sujet que des conjectures vagues et presque imaginaires. L'anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès , les observations des naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse e'tablir, sur de pareils fondemens, la base d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point , et sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation , tant intérieure qu'extérieure de l'homme , à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages , et qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens , je le supposerai conformé de tout tems comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds , se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres , portant ses regards sur toute la nature , et mesurant des yeux la vaste étendue du ciel.

En dépouillant cet être, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir , et de toutes les facultés artificielles , qu'il n'a pu acquérir que par de

longs progrès ; en le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature , je vois un animal moins fort que les uns , moins agile que les autres, mais à tout prendre , organisé le plus avantageusement de tous ; je le vois se rassasiant sous un chêne , se désaltérant au premier ruisseau , trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, Ct voilà ses besoins satisfaits.

La terre abandonnée à sa fertilité naturelle (4.*), et couverte de forêts immenses que la coignée ne mutila jamais , offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce.

Les hommes , dispersés parmi eux , observent , imitent leur industrie, et s élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes , avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre , et que l'homme n'en ayant peut-ctre aucun qui lu: appartienne, se les approprie tous, se nourrit egalerrent de la plupart des alimens divers (,5.*) que les autres animaux se partagenr , et trouve par conséquent sa subsistance plus

aisément que ne peut faire aucun d'eui- Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, et à la rigueur des saisons , exercés à la fatigue , et forcés de défendre, nuds et sans armes, leur, vie et leur proie contre les autres bêtes féroces , ou de leur échapper à la course, les hommes se forment un tempérament robuste et presque inaltérable; les enfans , apportant au monde l'excellente constitution de leurs pères , et la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la loi de Sparte avec les enfans des citoyens j elle rend forts et robustes ceux qui sont bien constitués , et fait périr tous les autres ; différentes en cela de nos sociétés, où l'État, en rendant les enfans onéreux aux pères , les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse , il l'emploie à divers usages , dont , parle dé-

faut d'exercice , les nôtres sont incapables ; et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la ne'cessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache , son poignet romproit-il de si fortes branches ? S'il avoit eu une fronde , lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avoit eu une échelle , grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un cheval , seroit-il si vite à îa course ? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ces machines autour de lui , on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore , mettez-les nuds et désarmés vis-à-vis Hun de l'autre, et vous reconnaîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition ; d'être toujours prêt à tout événement , et de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (6.*).

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide , et ne cherche qu'à attaquer et combattre. Un philosophe illustre

lustre pense au contraire , et Cumberland et Puffendorf l'assurent aussi , que rien n'est si timide que l'homme dans l'état dénature, et qu'il est toujours temblant etprêt à fuir au moinde bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas ; et ie ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles cm s'offrent à lui , toutes les fois qu'il ne oeut distinguer le bien et le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances rares dans l'état de nature , où toutes choses marchent d'une manière si uniforme , et où la face de la terre n'est point sujette à ces changement brusques et continuels qu'y causent les passions et l'inconstance

des peuples réunis. Mais l'homme sauvage, vivant dispersé parmi les animaux, et se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux , il en fait bientôt la comparaison , et sentant qu'il les surpasse plus en adresse qu'ils ns le sur- G

passent en force , il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un sauvage robuste , agile , courageux comme ils sont tous , arme' de pierres et d'un bon bâton , et vous verrez que le péril sera tout au moins réciproque , et qu'après plusieurs expéiieices pareilles , les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre , s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux, qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse , il est vis-a-vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles , qui ne laissent pas de subsister ; avec cet avantage pour l'homme , que , non moins dispos qu'eux à la course , et trouvant sur les arbres un refuge presque assuré , il a par-tout le prendre et le laisser dans \z rencontre , et le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroit pas qu'aucun animal fasse naturellement la «ruerre àl'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni té-

moigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la nature à servir de pâture à l'autre.

Voilà sans doute les raisons pourquoi les Ne'gres et les Sauvages se mettent si peu en peine des bêtes sauvages qu'ils peuvent rencontrer dans les bois. Les Caraïbes de Venezula

vivent entr'autres , à cet égard , dans la plus profonde sécurité et sans le moindre inconvénient.

Quoiqu'ils soient presque nuds , dit François Corréal, ils ne laissent pas de s'exposer hardiment dans les bois , armés seulement de la flèche et de l'arc ; mais on n'a jamais ouï dire qu'aucun d'eux ait été dévoré des bêtes.

D'autres ennemis plus redoutables , et dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre , sont les infirmités naturelles , l'enfance , la vieillesse et les maladies de toutes espèces; tristes signes de notre foiblesse , dont les deux premiers sont communs à tous les animaux , et dont le dernier appartient principalement à

l'homme vivant en société'. J'observe même, au suer de l'enfance, que la mère portant pur-tout son enfant avec elle , a beaucoup p'u<» de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de plusieurs animaux , qui sont forcées d'al!ei et venir ^ans cesse ave beânc< : p de fatigue , d'rr côté pour cherc'.i r leui p tu c , er de l\ utre pour alla. ter ou nourrir curs petits. 11 e<-t vrai que si la f ;nt à périr , Tenant

risqvc fa;t d, : e'!e ; mars ce

danger est commun i ce t .Jtres espèces, dont les pet!;: : e sont de lon^-tcms en 'aller chercher eux-mêmes leur nourriture ; et si l'enfance est plus longue parmi nous , la vie é*cnt plus longue aussi , tout est encore à peu-près é^a! en Ce point (7.*] q.ioicu'il y ait , sur la durée dv premie âge et sur le noi bre des petits 'S* d'auti^s règles , qui ne sont pas de mon sujet. Chez les ^ieiÎJa d<. , qui agissent et transpirent peu , le besoin d'alimens diminue

avec la faculté d'y pourvoir ; et comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte et les rhumatismes , et

que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager , ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aDperçoive qu'ils cessent d'être , et presque sans s'en appercevoir euxmêmes.

A l'égard des maladies , je ne répéterai point les vaines et fausses déclamations que font contre la médecine la plupart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelqu'observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les pays où cet art est le plus négligé , la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin. Et comment cela pourrait-il être , si nous nous donnons plus de maux que la médecine ne peut nous fournir de remèdes ! L'extrême inégalité dans la manière de vivre , l'excès d'oisiveté dans les uns , l'excès de travail dans les autres , la facilité d'irriter et de satisfaire nos appétits et notre sensualité , les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauf-

fans , et les accablent d'indigestions , la mauvaise nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, et dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion; les veilles , les excès de toutes espèces , les transports immodérés de toutes les passions ; les fatigues et l'épuisement d'esprit , les chagrins et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états , et dont les âmes sont perpétuellement rongées : voilà les funestes garans que la plupart de nos maux sont notre

propre ouvrage , et que nous les aurions presque tous évités en conservant la manière de vivre simple , uniforme et solitaire qui nous était prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains , j'ose presqne assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des sauvages , au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes ; quand on sait qu'ils ne connaissent presque d'autres maladies

que les blessures et la vieillesse , on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon , qui juge , sur certains remèdes employés ou approuvés •par Podalyre et Macaon au siège de Troye » que diverses maladies que ces remèdes dévoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes ; et Celse rapporte que la diète , aujourd'hui si nécessaire , ne fut inventée que par Hypocrate.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guères besoin de remèdes , moins encore de médecins; l'espèce humaine n'est point non plus , à cet égard , de pire condition que toutes les autres , et il est aisé de savoir des chasseurs , si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes.

Plusieurs- en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées , qui ont eu des os et même des membres rompus et repris sans autre chi«

rurgien que le tems , sans autre régime que leur vie ordinaire , et qui n'en sont pas moins parfaitem.nt guéris , pour n'avoir poinr ete tourmentés d'incisions , empoisonnés de drogues , ni exténués de jeûnes. Enfin, quelque utile que soit parmi nous la méd:c;ne bien administrée , il est toujours certain que si le Sauvage malade, abandonné- à li.'-mème , n'a rien à espérer que de la nature, en revanche, il n'a rien à craindre que de son mal ; ce qui rend souve u sa situation préférable à la nôtr?.

Gardons*nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes que nous avons sou; 1- La nature traite tous les

animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval , le chat , le taureau , l'àne même , ont la plupart une t'aille plus haute , tous une constitution plus rebuste , plus de vigueur , de force et de courage dans les forêts que dans nos maisons ; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant

sur l'Origine, etc. Si

domestiques , et l'on diroit que tous nos soins à bien traiter et nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même ; en devenant sociable et esclave, il devient foible , craintif, rampant, et sa manière de vivre, molle et efféminée , achève d'énerver à la fois sa force et son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage et domestique , la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal et l'homme ayant ^té traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux autres animaux qu'il apprivoise , sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes , ni sur-tout un si grand obstacle à leur conservation que la nudité , le défaut d'habitation , et la privation de toutes ces inutilités que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue , ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds , et ils savent bientôt , dans

les pays froids s'approprier celle des bêles qu'ils ont vaincus : s'ils n'ont que deux pieds pour ourir , ils ont deux bras pour pourvoir . leur défense et à leurs besoins. Leurs enfans marchent peut être tard et avec peine , mais les mères les portent avec facilité ; avantage qui manque aux autres espèces , où la mère étant poursuivie se voit contrainte d abandonner ses petits ou de régler son pas sur le leur (*). Enfin . à moins de supposer ces concours singuliers et fortuits de circonstances dont je parlerai dans la suite , et qui pouvoient fort bien ne jamais arriver , il est .lair en tout état de cause , que le premier qui se rit des habits et un logement, se donna en cela des choses peu nécessaires,

(*) Il peut y avoir à ceci quelques exceptions. Celle , par exemple , de cet animal ce la province de Nicaraça, oui ressemble à un Renard, quia les pieds comme les mains d'un homme , et qui , selon Corréal , a sous le ventre un sac où la mère met ses petits lorsqu'elle est obligée de fuir. C'est sans doute le même animal qu'on appelle Tlaquat- Tin au Mexique, et à la femelle duquel î.aé't donne un semblable sac pour un même usaje.

puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors , et | qu'on ne voit pas pourquoi il n eût pu supporter , homme fait , un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

Seul , oisif, et toujours voisin du danger , l'homme sauvage doit aimer à dormir, et avoir le sommeil léger, comme les animaux qui , pensant peu , dorment pour ainsi dire, tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin , ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque et la défense , soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal; au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse et la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté mi exclut en lui toute espèce de délicatesse; et ses sens se trouvant partagés sur ce point , il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême ; la vue , l'ouie et l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général , et c'est

aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut po"nt s'étonner que les HottentJts du Cap de Bonne-Espérance , découvrent à la simple vue des vaisseaux en haute mer , d'aussi loin que les Hollandais avec des lunettes ; ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste comme auroient pu faire les meilleurs chiens ; ni que toutes ces nations barbares supportent sans peine leur nudité , aiguisent leur goût à force de piment , et boivent les liqueurs Européennes con.me de l'eau.

Je n'ai considéré jusqu'ici que l'homme physique , tâchons de le regarder maintenant par le côté meta physique et moral.

Je ne vois dais out animal qu'une machine ingénieuse , à qui la nature a donné des sens pou remonter elle-même , et

pour se garant t . jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend a la déranger. J'apperçois précisément les mém-js choses dans la

machine humaine , avec cette

différence

st'r L'Oit iguse , etc. 85 différence que la nature seuie fait tout dans les opérations de la bête , au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct , et l'autre par un acte de liberté; ce qui fa>t que la bète ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite , même quand il lui seroit avantageux de le faire , et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes , et un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un et l'autre pût trèsbien se nourrir de l'aliment qu il dédaigne s'il s'étoit avisé d'en essayer c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causant la fièvre et la mort , parce que l'esprit déprave les sens , et que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées , puisqu'il a;

des sens ; il combine même ses idées

jusqu'à un certain point, et l'homme ne

diffère à cet égard de la béte que dw

plus ou du moins ; quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal , et la bête ebéit. L'homme éprouve la même impression , mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son

âme: car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées , mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir , et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels , dont on n'exblique rien par les loix de la mécanique.

Mais , quand les difficultés qui environnent toutes ces questions , laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal ,

ïl y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue , et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation , c'est la faculté de se perfectionner, faculté qui^ à l'a:de des circonstances , développe successivement toutes les autres ; et réside parmi nous , tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu qu'un animal est , au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie , et son espèce , au bout de mille ans , ce qu'elle étoit la première anaée de ces mi. le ans. Pourquoi l'homme seul est il sujet à devenir imbéciile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif , et que , tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre , reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la veillesse ou d'autres accidens tout ce que sa. perfectibilité lui avoit fait acquérir retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée , est la source de tous les malheurs de l'homme ;

que c'est elle qui le tire , à force de tems, de cette condition originaire , dans laquelle il couleroit des jours tranquilles et innocens ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières

et ses erreurs , ses vices et ses vertus , le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature (9.*). 11 seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orenoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfans, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct , ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être , par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort audessus de celle-là , commencera donc par les fonctions purement animales : (10.*) appercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, desi-

rer et craindre , seront les premiers et presque les-seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

Quoiqu'en disent les Moralistes , l'entendement humain doit beaucoup aux passions qui , d'un commun aveu , lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que not e raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connaître , que parce que nous desirons de jouir , et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni désirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins , et leur progrès de nos connoissances ; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir , ou par la simple impulsion de la nature ; et l'homme sauvage , privé de toute sorte de lumières , n'éprouve que les passions de cette der-

nière espèce ; les désirs ne passent pas ses besoins physiques (11.*) les seuls biens qu'il connoisse dans Funivers , sont la nourriture, une femelle et le repos; les

seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim. Je dis la douleur et non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est de mourir ; et la connaissance de la mort et de ses terreurs , est une des premières acquisitions que l'homme ait faites en s'éloignant de la condition animale.

II me seroit aise', si cela métoit nécessaire , d'appuyer ce sentiment par les faits , ' et de faire voir que chez toutes les nations du monde , les progrès de l'esprit sont précisément proportionnés aux besoins que les peuples avoient reçus de la nature , ou auxquels les circonstances les avoient assujettis , et par conséquent aux passions qui les portoient a pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans et s'étendantavec le débordement du Nil ; je suivrois leur progrès chez les G;ecs , où l'on les vit gexmex , croître et s'élever jusqu' ux cieux parmi les sables et les rochers de 1' Afrique , sans pouvoir prendre racine sur les bords fertiles de I'Eurotas; je remarquerois qu'en général les peuples du Nord

sont plus industrieux que ceux du Midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l*être , comme si la nature vouloit ainsi égaliser les choses , en donnant aux esprits la fertilité qu'elle refuse à la terre. Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'histoire , qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme sauvage la tentation et les moyens de cesser de l'être? Son imagination ne

lui peint rien; Son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main , et il est si loin du degré de connoissances , nécessaire pou*" désirer d'en acquérir de plus grandes , qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité. Le spectacle de la nature lui devient indifférent , à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre , ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles; et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la philosophie dont l'homme a besoin , pour savoir observer une fois ce qu'il a vu tous

les jours. Son ame , que rien n'agite, su livre au seul sentiment de son existence actuelle sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être , et ses projets , bornés comme ses vues, s'étendent à p.me jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton , et vient pleurer le soir pour le racheter, fuite d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite sur ce sujet , plus la distance des pures sensations aux simples connoissar.cec s'aggrandità ros regards; et il est impossible de concevoir comment un homme auroit pu , par ses seules forces , S2ns le secours de la communication , et sans l'aiguillon de la nécessité , franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ? Combien ne leur a t-il pas fallu de difiérens hasards pour apprendre les usa-

ges les plus communs de cet élément ?

Combien de fois ne l'ont -ils pas laissé éteindre avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons-nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail et de prévoyance ; qui tient à d'autres arts , qui très-évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée , et qui ne nous sert pas tant à tirer de la terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela , qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût ! Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les. nourrir ; supposition qui , pour le dire en passant , montreroit un grand avantage pour l'espèce humaine dans cetta manière de vivre ; supposons que sans forges et sans ateliers , les instrumens du labourage fussent tombés du ciel «ntre les mains des Sauvages , que ces

hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins ; qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la terre, semer les grains et planter les arbres ; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le bled , et de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux , faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux-mêmêmes ; quel seroit , après cela l'homme assez insensé pour se tourmenter a la culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu , homme ou bête indifféremment , à qui cette moisson conviendra ; et comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible , dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire ? En un mot , comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre tant

qu'elle ne sera point partagée entre eux , c'est-àdire , tant que l'État de nature ne ser* point anéanti.

sur l'Or iGine , etc. g5 Quand nous voudrions supposer un homme sauvage , aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes : quand nous en ferions , à leur exemple , un philosophe lui-même , découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très-abstraits , des maximes de justice et de raison tirées de l'amour de l'ordre en général , ou de la volonté connue de son Créateur; en un mot , quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence et de lumières qu'il doit avoir, et qu'on lui trouve en effet de pesanteur et de stupidité ; quelle utilité retireroit l'espèce de toute cette métaphysique , qui ne pourroit se communiquer , et qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner et s'éclairer mutuellement des hommes qui , n'ayant ni domicile fixe , ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient peut-être a peinç

g6 "Discours

deux fois en leur vie , sans se connoltre et sans se parler ?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole ; combien la grammaire exerce et facilite les opérations de l'esprit ; et qu'on pense aux peines inconcevables et au tems infini qu'à dû coûter la première invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, et l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles pour développer successivement dans l'esprit humain les opérations dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment , et qui peut-être m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait a lui même sur l'origine des signes institué* , montrant qu'il a supposé ce

qus

sur l'Origine , etc. gj

que je mets en question , savoir , une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage; je crois , en renvoyant à ses réflexions , devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entre eux > ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention , ni sa possibilité , si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien comme beaucoup d'autres , que les Langues sont nées dans le commerce domestique des pères , des mères et des enfans , mais outre que c:la ne résoudroit point les objections , ce seroit commettre la faute de ceux qui , raisonnant sur l'état de nature , y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous , où

tant d'intérêts communs les réunissent ; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons , ni cabanes , ni propriété d'aucune espèce , chacun se logeoit au hasard, et souvent pour une seul nuit; les mâles et les femelles s'unissoient fortuitement , selon la rencontre , l'occasion et le désir , sans que la parole fût un interprête fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire : ils se quittaient avec la même facilité (12.* . La mère allaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers , elle les nourrissoit ensuite pour le leur ; sitôt qu'ils avoient la orce de chercher leur pâture , ils ne tardoient pas à quitter la mère elle même ; et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de r.e se pas perdre de vue , ils en étoien: bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer , et par conséquent plus de choses à dire à la mère t

que la mère à l'enfant , c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la Langue qu'il emploie doit être en grande pa.tie son propre ouvrage , ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler , à quoi contribue encore la vie errante et vagabonde , qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance ; car de dire que la mère dicte à l'en ant les mots dont il devra *e servir pour lui demander telle ou telle chose , cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées ; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supuosons cette première difficulté vaincue : franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature et le besoin des Langues ; et cherchons , en les

supposant nécessaires (13-*), comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plu«

besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole; et quand on com« prendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées , il resteroit toujours à savoir quels ont pu être les interprêtes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste , ni par la voix ; de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées , et d'établir un commerce entre tes esprits : art sublime qui est déjà si loin de son origine , mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection , qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour assurer qu'il y arriveroit jamais , quand les révolutions que le tems amène nécessairement seroient suspendues en sa faveur , que les préjugés sortiroient des académies , où se taU roient devant elles , et qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux durant des siècles entiers sans interruption.

sur l'Origine , etc. 101 Le premier langage de l'homme , le Tangage le plus universel , le plus énergique et le seul dont il eut besoin avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes , pour implorer du secours dans les grands dangers , ou du soulagement dans les maux violens , il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie , où régnent des sentimens plus modérés. Quand .les idées

des hommes commencèrent à s'étendre et à se multiplier , et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite , ils cherchèrent des signes plus nombreux et un langage plus étendu : ils multiplièrent les inflexions de la voix, et y joignirent les gestes , qui par leur nature sont plus expressifs , et dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles et mobiles par des geste*, et ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs j mais comme le geste n'indique I*

guères que les objets présens ou faciles à décrire, et les actions visibles; qu'il n'est ras d'un Us . universel, puisque l'obscurité ou P interposition d'un corps le rendent inutile, et nu' 1 exige l'aitention plutôt qu'il ne l'excite ; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de ia voix , qui , sans avoir le même ïapnort avec certaines idées , sont plus propres à les représenter toutes comme signes institués j substitution qui ne peut se fYire que i'un commun consentement, et d'une manière assez difficile à pratiquer pjur des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice , et plus difficile encore à concevoir en ellemême , puisque cet accord unanime dût être motivé , et que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage , eurent dans leur esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les Langues déjà formées,

sur l'Origine, etc. io5

et qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives , ils donnent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition

entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut , et le verbe d'avec le nom , ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie , les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres , ie présent de l'infinitif fut le seul tems des verbes ; et à l'égard des adjectifs , la notion ne s'en dut développer que fort difficilement , parce que tout adjectif est un mot abstrait , et que les abstractions sont des opérations pénibles et peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier , sans égard aux genres et aux espèces , que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; et tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A , un autre chêne s'appelloit B; car la première idée qu'on tire de deux choses , c'est qu'elles ne sont pas la même; et

il faut souvent beaucoup de tems pour observer ce qu'elles ont de commun : de sorte que plus les connoissances étoient bornées , et plus le dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne peut être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations commune- et génériques , il en falloit connoitre les propriétés et les différences ; il falloit des observations et des définitions , c'est-à-dire , de l'histoire naturelle et de la métaphysique , beaucoup plus que les hommes de ce tems-la n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs , les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'a i'ai le des mots , et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux

ne sauroient se former de telles idées , ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dé^ead. Qiand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, et qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans

<ioute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à la mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux, modifiés d'une certaine manière , annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle , l'idée devient aussi-tôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arb.e en général , jama;s vous n'en viendrez a bout; malgré vous , il faudf» le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé ; et s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre , cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abs* traits se voient de même , ou ne 5e conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit , c'est un tel triangle et non pas un autre , et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions , il faut donc parler pour

avoir des idées générales : car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà , il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont jamais pu êt;e que des noms propres.

Mais ; <rsque par de* moyens que je ne cjnçois pas, nos nouveaux grammairiens commencèrent à étend e leurs idées et a enéraiiser leurs mots, l'ignorance des 'n'-^nteurs dut assujettir cette méthode a des bornes fort étroites ; et comme ils avaient d'abord trop multiplié les noms des individus , faute de connaître les genres et les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leu:s différences. Pour dous e les divisions assez loin , il eût fallu pi js d'expérience et de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir , et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si , même aujourd'hui , l'on découvre chaque jour de

sur l'Origine . etc. 107 nouvelles espèces , qui avoient échappé jusqu'ici à nos observations , qu'on pense combien il dut s'en dérober a des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect ! Quant aux classes primitives et aux notions les plus gêné. aies, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment, par exemple , auraient-ils imaginé ou entendu les mots de matière , d'esprit , de substance , de mode , de figure, de mouvement , puisque nos Philosophes qui s^en servent depuis si long-tems , ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, et que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques , ils n'en trouvoient aucun modèle dans la nature ?

Je m'arrête à ces premiers pas , et je Supplié mes juges de suspendre ici leur lecture , pour considérer , sur l'invention des seuls substantifs phys ques , c' st-k~ dire , sur la partie de la langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reste à faire pour exprimer toutes les pensées ces hommes , pour prendre uns forme?

loS DlSGOUBS

constante , pouvoir être parlée en public , et influer sur la société; je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems et de connoissances pour trouver les nombres, (14*; les mots abstraits , les aoristes et tous les tems des verbes , les particules , la syntaxe, lier les propositions , les raisonr.emens , et former toute la logique du discours. Quanta moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile problème , lequel a été le plus nécessaire, de la société déjà liée à l'institution des Langues ; ou des Langues déjà intentées à l'établissement de la société.

Quoi qu'il en soit de ces origine r on voit du moins , au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, et de leur faciliter l'usage -de la parole , combien elle a peu préparé leur sociabilité , et Combien elle a peu mis

dm

sue. l'Origine , etc. 109 du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi, dans cet état primitif un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup de son semblable, n; , ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas , comment ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je sais qu'on nous lépete sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; et s'il est vrai , comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des siècles , avoir le désir et l'occasion d'en sortir , ce ssroit un procès à faire à la nature , et non à celui qu'elle auroit ainsi constitué. Mais , si j'entends bien ce terme de mis°rab!et c'est un

mot qui n'a aucun sens , ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse , et la souffrance du corps ou de l'ame; or,)e voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le c,enre de misère d'un être libre , dont le cœur est en paix et le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie

no Discours civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent ? Nous ne voyons presque autour de nous que des gens qui se plaignent de leur existence ; plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux , et la réunion des loix divine et humaine , suffit à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été simisérable que 1 homme ■ sauvage , ébloui par des lumières , tourmenté par des passions , et raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une providence très-sage que les iacultés qu'il avoit en puissance ne dévoient se développer qu'avec les occasions de les exercer , afin qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge avant le tems i ni tardives et inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui fallait pour vivre dans l'état de nature , il

sur l'Origine , etc. ni

n'a, dans une raison cultivée, que ce qu'il lui faut pour vivre en société'.

Il paroit d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre esx aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus , ne pouvoient être ni bons ni méchans , et n'avoient ni vices ni vertus , à moins que , prenant ces mots dans un sens physique , on n'ap-

pelle vices , dans l'individu , les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation , et vertus celles qui peuvent y contribuer , auquel cas il faudroit appeller le plus vertueux , celui qui resisteroit le moins aux simples impulsions de la nature. Mais , sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, et de nous défier de nos préjugés jusqu'à ce que , la balance à la main , on ait examiné s il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés , ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes , ou si le progrès de leurs con.-nois53n.ces est uu

dédommagement suffisart des maux qu'ils se font mutuellement , à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire , ou s'ils ne sero»ent pas , à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n* avoir ni tial a c.amdre, ni bien a esp rer de personne, qne de s'être soumis à une dépendance universelle , et de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne S'obligent à leur r'en donner.

N allons pas sur-tout conclure avec Hobbes , que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant ; qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu ■ qu'il refuse toujours à ses semblables des se vices qu'il ne croit pas leur devoir , ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec rason aux choses dont il a beso n , il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers. Hobbes a très-bien mi le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel : mais les conséquences qu'ii tire de la sienne montrent qu'il la prend dans un Sens qui n'est pas moins faux. En raison-

hant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devrait dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui , cet état était par conséquent le plus propre à la paix, et le plus convena* ble au genre-humain. 11 dit précisément le contraire , pour avoir fait entrer mal-àpropos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage , le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société , et qui ont rendu les Joix nécessaires. Le méchant , dit-il , est un enfant robuste. Il reste à savoir si l'homme sauvage est un enfant robuste.

Quand on le lui accorderoir , qu'en concluroit il ? Que si , quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible , il n'y a sorte d'excès auxquels il se portât; qu'il ne battit sa mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle; qu il n'étranglât un de ses jeunes frères , lorsqu'il en seroit incommodé ; qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en seroit heurté ou trou*

1 1 j. Discours blé : mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature qu'être robuste et dépendant L'-homme est foible quand il est indépendant , et il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison , comme le prétendent nos jurisconsultes , les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas méchans précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons ; car ce n'est ni le développement des lumières , ni le frein de la loi , mais le calme des passions et l'ignorance du vice qui les empêchent de

malfaire : Tantb plus in il/is proficit vitiorum ignoratio , quant in his cognitio virtutis. Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a pont apperçu , et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances , la férocité de son amour-propre , ou le désir de se conserver avant ia naissance de cet amour (I5.*)>

tempère l'ardeur qu'il a pour son bienêtre par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre , en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines.

Je parle de la pitié, disposition con-.enable à des êtres aussi foibles , et sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile a homme , qu elle précède en lui l'usage de toute réflexion , et si natu.elle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits , et des pénis qu'elles bravent pour les en garantir , on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort , de sen espèce : il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture ; et les tristes mugissemens du bétail entrant dans

iine boucherie , annoncent 1 impression qu il rtçoit de Ihombie spectacle qui le frappe. On voit a\ec piaisir 1 auteur de la table des Abeilles , forcé de reconnaître i humme pour ut être compatissant et sensible * sortir dans 1 txemple qu il en donne,

de son sts le froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé , qui apperçoit au-dehors une bête féroce , arrachant un enfant du sein de sa mete , brisant sous Sa dent meurtrière ses foibies membres , et déchirant de ses ongles les entraillespalpitantes de ses enfans. Quelle affreuse ablution n'énreuve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ! Quel/es angoisses ne Scuffrira-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie , ni à 1 enfant expirant !

Tei est le pur mouvement de la nature 4 antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mreurs les plus dépravées ont encore peine à détruire , puisqu'on voit tous les jours

dans nos spectacles s'attendrir et pleurer aux malheurs d"un infortuné , tel qui , s'il étoit à la place du tyran , aggraveroit encore les tourmens de son ennemi ; semblable au sanguinaire Sylla , si sensible aux maux qu'il n'avoit pas causés , ou à cet Alexandre de Phére qui n'osoit assister à la ieprésentation d'aucune tragédie , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam , tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant de cito ens qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Molllssima corda Hvmano generl dare se natura fatctur , Qjix, lacrymas dédit.

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres , si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes.

En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence , l'humanité , sinon la pitié appliquée aux faibles , aux coupables , ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié même sont , à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un cbjet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ? Quand il seroit vrai que la commisération ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre , sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé, mais foible dans l'homme civil , qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet , la commisération sera d'autant plus énergique , que l'animal spectateur s'identifleroit plus intimement avec l'animal souffrant; or, il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre Tamour-propre , et c'est la

réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur luimême ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gên.2 et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : Péris , si tu veux; je suis en sûreté. II n'y a plus que Jes dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe , et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu , pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; et faute de sagesse et de raison , on le voit toujours se li-

vrer étourdiment au premier sentirent de l'humanité. Dans les émeutes , dans les querelles des rues , la populace s'assemble , l'homme prudent s'éloigne: c'est la canaille, ce sont Us femmes des halles qui séparent les

combattans , et qui empêchent les honnêtes gens de s'entre égorger.

11 est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel , qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même , concourt à la conservation mutuelle de toute 1 espèce. C est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir ; cest elie qui, dans 1 étJt de nature, tient heu de loix , de mœurs et de vertu , avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix ; c'est elle qui détournera tout Sauvage robuste d'enlever à un foibie enfant , ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine , si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs ; c'est elle qui , au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée , Fais à autrui comme tu veux qu'on ti fasse , inspire a tous les hommes cett autre maxime de bonté naturelle , bien moins parfaite , mais plue utile peut-être que la précédente ,

Fais

Fais ton bien avec le moindre mal d* autrui qu'il est possible. C est en un mot , dans ce sentiment naturel , plutôt que dans des argumens subtils , qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire , même indépendamment des m;ximes de 1 éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate, et aux esprits de sa troupe, d'acquérir de la vertu par rai-

son , il y a long-tems que le genre-humain ne seroit plus , si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives , et un frein si salutaire , les hommes , p'utôt farouches que méchans , et plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce; qu'ils ne connoissoient pas ; onséquemment ni la vanité , ni la considération , ni l'estime , ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas

la moindre notion du tien et du mien, ni aucune véritable idée de la justice; qu'ils regardoient les violences q fils pouvoient essuyer comme un mal facile à re'parer , et non comme une injure qu'il fdiit punir, et qu'ils ne songeoient pas même a la vengeance , si ce n'est peut-être machinalement et sur le champ , comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes , si elles n'eussent point eu de sujet plus sensibles que la pâture ; mais j'en vois un plus dangereux dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme , il en est une ardente , impétueuse , qui rend un sexe nécessaire à l'autre ; passion terrible qui brave tous les dangers , renverse tous les obstacles , et qui, dans ses fureurs, semble piopre à détruire le genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée et brutale , sans pudeur , sans retenue ,

et se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

Il faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes , plus les loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres et les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous , mon» trent assez l'insuffisance des loix à cet égard , il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les lois mêmes ; car alors , quand elles seroient capables de les réprimer , ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre. Le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement , ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré , un plus grand degré d'énergie. Or , il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice . né de l'usage de la société*

et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir 'eur empire , et rendre dominant le sexe qui devront obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, et sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire , doit être presque nul pour lui ; car comme son esprit n'a pu se former des idées abst-aites de régularité et de prop3rt;on , son coeur n'en point non plus susceptible des sentimens d'admiration et d'amour , qui , même sans qu'on s'en anperçoive , naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature , et non le dégoût qu'il n'a pu acquérir ; et toute femme est bonne pour lui.

Bornés au seul physique de l'amour , et assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en aug-

mentent les difficultés , les hommes doivent sentir moins fréquemment et moins vivement les ardeurs du tempérament , et

sur "l'Origine , etc. iz5

par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares et moins cruelles. L'imagination qui lait tant de ravages parmi nous , ne parle peint à des cœurs sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature , s'y livre sans choix, avec plus de plaisir qi.e de fureur, et le besoin satisfait, tout le désir çst éteint.

C'est donc une chose incontestable que l'amour même , ainsi que toutes les autres passions , n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes ; et il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entre égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité , que cette opinion est directement contraire à l'expérience, et que les Caraïbes , celui de tous les peuples existans qui jusqu'ici s'est écarté !e moins de l'état de la nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours , et les moins sujets à la jalousie , quoique vivant sous un climat brûlant qui semble toujours don-

\ir) Discours

j ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des combats des mâles qui ensanglantent en tout tems nos basses-cours , ou qui font retentir au piintems les forèrs de leurs cris en se disputant la femelle , il faut commencer par exclure toutes les espèces où la nature a manifestement établi dans la puissance relative des sexes, d'autres rappoits que parmi

nous : ainsi les combats des coqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces où la proportion est mieux observée , ces combats na peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles , eu égard au nombre des mâles , ou les intervalles exclusifs , durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle , ce qui revient à la première cause; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de Tannée , c'est à cet

égard , comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixièmes. Or , aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine, ou le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, et où l'on n'a jamais observé que , même parmi les Sauvages , les femelles aient , comme celles des autres espèces , des tems de chaleur et d'exclusion. De plus , parmi plusieurs de ces animaux toute l'espèce entrant àla-fois en effervescence , il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre et de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles , que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de nature; et quand même on pourroit tirer cette conclusion , comme ces dissentions ne détruisent point les autres espèces , on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtte , et

il est tres-:ippar.r.t qu'elles y cause* roient encore moins de ravages qu'elles ne font dans la société . sur-iout dans les pays où les mœurs étant encore compour quelque chose, la jalousie des amans et la vengeance t'es époux causent chaque jour des duels ,

des meurtres , et pis encoie, où le devoir d'une étemelle fidélité ne sert qu'à faie des adultères, et où les loix mêmes de la continence et de l'honneur étendent nécessairement la débauche et multiplient les avortemer.s

Conclu n* qu'errant dans Ic?s forêts , industrie , sans parole , sans domicile , sans guerre et sans liaison , sans : il besoin de ses semb'ables , comme sans nul désir de leur nuire , peut-être sans jamais en reconnoîtie aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet a peu de passions , et se snffis ml à lui-même , n'av- it que les sent. mens et les lumières propres cet étit ; qu'ri ne sentoit que ses vrais besoins , ne re- ^»rdoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt

de voir , et que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hasard il faisoit quelque découverte , il ponvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même Ses enfans. L'art périssoit avec l'inventeur. II n'y avoit ni éducation , ni progrès ; les générations se multiplioient inutilement : et chacun partant toujours du même point , les siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges ; l'espèce étoit déjà vieille , et l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si long-tems sur la supposition de cetts condition primitive , c'est qu'ayant des anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire , j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine , et montrer dans le tableau du véritable état de nature combien Tinégalité , même naturelle , est loin d'avoir dans cet état , autant de réalité et d'influence que le prétendent nos écrivains.

En effet , il est aisé de voir qu'entre

les différences qui distinguent les hommes , plusieurs passent pour naturelles , qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude et des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société.

Ainsi , un tempérament robuste ou délicat , la force ou la foiblesse qui en dépendent , viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée dont on a été élevé , que de la constitution pri — des corps. 11 en est de même des forces de l'esprit , et non-seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés et ceux qui ne le sont pas , mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture ; car qu'un géant et un nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un et l'autre donnera un nouvel avantage au géant.

Or , si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducations et de genres de vie qui règne dans les diffétens ordresde l'état c.vil , avec la s mplicité et l'uniform té de la vie animale et sau-

\age , où tocs se nourris;ent des mêmes alimens , vivent de la même manière , et font exactement les mêmes choses , on comprend;.* combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans 1 état de nature que dans celui de société , et combien 1 inégalité naturelle djit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégal té d institution.

Mas, quand la nature ai ecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le p étend , que: avantage les pius .avonsés en tireroient-ils au préjudice des autres , dans un état de choses qui n'admettront pre-squ'aucune sorte de relation

entre eux ? La où il n'y a point d'amour , de quoi Servira la beauté ?

Que seit l'esprit a des gens qui ne parlent pomt , et la ruse a ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les pius foibles , mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d oppression ? Les uns domineront avec ^ioence, les autres gémiront asservis à tous leurs

caprices ! Voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages , à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude et domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis , du gibier qu'il a tué, de l'antre qui lui servoit d'asy!ej miis comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir , et quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien? Si l'on me chasse d'un arbre , j'en suis quitte pour aller à un autre; si Ton me tourmente dans un lieu , qui m'empêchera de passer ailleurs? Se trouve - t - il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, et de plus, assez dépravé, assez paresseux et assez féroce , pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant , à me tenir lié avec %in très-grand soin durant son sommeil,

de

de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue; c'est-à-dire, qu il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter , et que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela , sa vigilance se relâche-t-elle un moment; un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête? je fais vingt pas dans la forêt , mes fers sont brisés , et il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails 3 chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes et des besoins réciproques qui Iqs unissent , il est impossible d asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui , n'existant que dans 1 état de nature , y laisse chacun libre du joug et rend vaine la loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensible dans Pétat de nature , et que son influence y est presque nulle ,

i~j. Discours

il me reste à montrer son origine at ses progrès dans les développemens successifs de l'esprit humain Apres avoir montré que la perfectibilité , les vertus sociales , et les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puissance, ne pouvo'ent jamais se développer d elles-mêmes , qu elles avaient besoin pour ce:a du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître , et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa constitution primitive ; il me reste à considérer et à rapprocher les difiérens hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine , en détériorant l'espèce, rendre un être méchant, en le

rendant sociab.e , et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons.

J'avoue que les événemens que j'ai à décrire ayant p . arriver de plusieurs manières , je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des

raisons , quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses, et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité , les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales puisque , sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit fo mer aucun autre système qu; ne me fournisse les mêmes résultats, et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens ; sur la puissance surprenante des causes très-légères , lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est , d'un côté , de détruire certaines hypothèses , si de l'autre on se trouve hois d'état de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires , inconnus ou regardés comme tels , c'est à l'Histoire , quand on l'a, de donner les faits

qui les lient ; c'est à la Philosophie, à soa défaut , de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier ; enfin sur ce qu'en matière d'événemens , la similitude réduit les faits à un beaucoup

plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes juges; il me suffit d'avoir fait en sorte que les lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.

sur l'Origixe , etc. 107

SECONDE PARTIE

L-jE premier qui ayant enclos un terrain, S avisa de dire , ceci esta moi , et trouva des gens assez simples pour le croire , fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes , de guerres , de meurtres ; que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre-humain celui qui , arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sontà tous, et que la terre n'estàpersonne. Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient : car cette idée de propriété , dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement , ne se fors* M*

i38 Discours

pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallut faire bien des progrès , acquérir bien de l'industrie et des lumières , les transmettre et les augmenter d'âge en âge , avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut , et tachons de rassembler , sous un seul point de vue ,

cette lente succession d'événemens et de conjioissances dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment d •• l'homme fut celui de son existence ; son premier soin celui de sa conservation. Les productions de la terre lui fournisso:ent tous les secours nécessaires , l'instinct le porta à en faire usac e. La faim , d'autres appétis , lui faisant éprouver tour-à-tour diverses manières d'exister ; il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espèce ; et ce penchant aveugle , dépourvu de tout sentiment du cœur , ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus , et l'enfant même n'étoit plus rien à

la mère , sitôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations , et profitant à peine des dons que luioffroit la nature, loin de songer à lui rien arracher ; mais il se présenta bientôt des difficultés ; il fallut apprendre à les vaincre ; la hauteur des arbres qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits ; la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie , tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il fallar se rendre agile , vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles , qui sont les branches d'arbres et les pierres , se trouvèrent bientôt sous Sa main. Il apprit à surmonter les obsta clés de la nature , à combattre au besoin les aurres animaux , à disputer sa subsistance aux hommes même , ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A mesure que le genre humain s'étendit,

les peines se multiplièrent avec les hom* mes. La différence des terrains , des climats, des saisons , put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stétiles, des hivers longs et rudes, des étés brûlans qui consument tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer et des rivières , ils inventèrent la ligne et le hameçon, et devinrent pécheurs et ichtyophages. Dans les forêts, ils se firent des arcs et des flèches , et devinrent chasseurs et guerriers. Dans les pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées. Le tonnerre , un volcan , ou quelque heureux hasard leur fit connoitre le leu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hiver : ils apprirent à conserver cet élément , puis a le reproduire , et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

Cette application réitérée des êtres divers à lui-même, et des uns aux autres , doit naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations , que nous expri*

mons par les mots de grand , de petit, de fort , de foible , de vite de lent , de peureux , de hardi j et d'autres idées pareilles comparées au besoin et presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion , ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté. Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement , augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en U lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manières , et quoique plusieurs le surpassassent en force au combat ou en vitesse à la course , de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire , il devint avec le tems le

maître des uns et le fléau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même , y produisit le premier mouvement d'orgueil ; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les ran^s , et se contemplant au premier par son espèce , il se préparoit ée loin à y prétendre par son individu.

Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous , et qu'il n'eût guère plus de commerce avec eux qu'avec les autre animaux , ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformées que le tems put lui faire appercevoir entre eux sa femelle et lui-même , le firent juger de celles qu'il n'aopercevoit pas ; et voyant qu'ils se conduisoiert tous comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur manière- de penser et de sentir étoit entièrement conforme à la sienne; et cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui rit suivre par un pressentiment aussi sûr et plus prompt que la dialectique , les meilleures règles de conduite que , pour son avantage et sa sûreté il lui convint de garder avec eux.

Instruit par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines , il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur

l'assistance de ses semblables ; et celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas , il s'unissoit avec eux en troupeau , ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne , et qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second, chacun cherchoit à prendre ses avantages , soit à force ouverte , s'il croyoit le pouvoir; soit par adresse et subtilité, s'il se sentoit le plus foible.

. .Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagcmens mutuels , et de l'avantage de les remplir , mais seulement autant que pouvoir l'exiger l'intérêt présent et sens ble; car la prévoyance n'étoit rien pour eux; et loin de s'occuper d'un avenir éloigné , il ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoitil de prendre un cerf? chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste ; mais si urj lièvre vendit a passer

à la portée de l'un d'eux , il ne faut pas clouter qu'il ne le poursuivit sans scrupule, et que , n'ayant atteint sa proie , il ne se souciât fort peu de taire manquer la leur à *es compagnons.

11 est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus rafiné que celui des corneilles ou des singes qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés , beaucoup de gestes , et quelques bruits imitat:fs , durent composer pendant longtems la langue universelle à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés et conventionnels , dont , comme je l'ai déjà dit , il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution , on eut des langues particulières, mais grossières , imparfaites , et telles à peu près qu'en ont aujourd'hui diverses nations sauvages.

Je parcours comme un trait des multitudes de siècles , forcé par le tems qui s'écoule , par l'abondance des choses que j'ai à dire , et par le progrès presqu'insen-

sible

s:?r l'Origine, eto. i£5 .«ibleç des commencemens ; car plus les evén.mens e'taient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairoit, et plus l'industrie se perfectionnoit. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre , ou de se retirer dans des cavernes , on trouva quelques sortes de haches de pierres dures et tranchantes , qui servirent à couper du bois , creuser la terre , et faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile et de boue. Ce fut là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement et la distinction des familles , et qui introduisit une sorte de propriété, d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles et des combats. Cependant , comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de difendre, il esta croire que les foibles ; trouvèrent plus court et plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger : è*

quant à ceux qui avoient déjà des cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin , moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, et qu'il ne pouvoit s'en emparer sans s'exposer à un combat trèsvif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune , les maris et les femmes , les pères et les enfans : l'habitude de vivre ensemble fît maître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes , l'amour conjugal et l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque et la liberté en étaient les seuls liens ; et

ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre àes deux sexes , qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires , et s'accoutumèrent à garder la cabane et les enfans ; tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux sexe*

commencèrent aussi , par une vie un peu plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité et de leur vigueur : mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages , en revanche il futplus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

Dans ce nouvel état , avec une vie simple et solitaire , des besoins très-bornés , et les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir , les hommes jouissant d'un fort grand loisir , l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères ; et ce fut-là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer , et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendans ; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit , ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément , et étant en même tems dégénérées en de vrais besoins , la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce , et Ton

étoit malheureux de les perdre , sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit et se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque

famille , et Ton peut conjecturer encore comment diverses causes particulières puient étendre le langage , et en accélé er le progrès en le rendant plus ' saire. De grandes inondations ou des frémi . m .nsde terre en-, ironner nt d'eaux ou de précipices dej cantons habités ; des révolutions du glob^- détachèrent et coupèrent en îles des portions du Continent* On cor.ço^ qu'entre des hommes ainsi rannroches , et forcés de vivre ersembîe , il jet se former un id:ome commun , plutôt qu'entre ceux qu erio entlibrement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi, il est tres-possible qu'après leurs premiers essais de navigation , des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole ; et il est au moins très-vraisemolabîe que la société et les langues ont pris naissance

dans les îles , et s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes , errans jusqu'ici dans les bois , ayant pris une assiette plus fixe , se rapprochent lentement , se réunissent en diverses troupes , et forment enfin dans chaque contrée une nation particulière , unie de mœurs et de caractères , non par des réglemens et des loix, mais par le même genre de vie et d'alimens , et par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. Des jeunes gens de diffétens sexes habitent des cabanes voisines J le commerce passager que demande la nature en amène bientôt un autre , non moins doux et plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différens objets , et à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement d°s idées de mé-

rite et de beauté qui produisent des senîimens de préférence. A-forcé

de se voir , on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre e* doux s'insinue dans l'ame , et par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe , et la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A mesure que les idées et le sentiment se succèdent , que l'esprit et le cœur s'exercent , le genre humain continue à s'apprivoiser , les liaisons s'étendent et les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant et la danse , vrais enfans de l'amour et du lois r , devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes et des iemmes oisifs et attroupés. Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soimême , et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dansoit le mieux ; le plus beau , le plus fort , le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré , et ce fut-là le premier pas vers l'inégalité,

«t vers Je vice en même tems : de ces premières préférences naquirent , d'un côté , la vanjté et le me'pris ; de l'autre, la honte et l'envie : et la fermentation cause'e par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à l'innocence.

Si tôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement , et que l'idée de la considération fut formée dans leur es-

prit , chacun prétendit y avoir droit, et il ne lut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité , même parmi les Sauvages ; et de là tout tort volontaire devint un outrage , parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure , l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisait de lui-même , les vengeances devinrent terribles , et les hommes janguinaires et

«ruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des peuples sauvages qui nous sont connus ; et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées , et remarqué combien ces peuples croient déjà loin du premier état de nature , que plusieurs se sont hâtés de conclue que i'homrne est naturellement cruel , et qu il a besoin d^ police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lu»

dans son éttt primitif , lorsque , placé pac la n.iture a des distances égales de la stupidité des brutes et des lumières funestes de l'homme civil , et borné éga* lement par l'instinct et par la raison à se garantir du mal qui le menace , il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à personne , sans y être porté par rien , même après en avoir reçu. Car , selon laxiôme du sage Loke, il ne sauroit y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.

Mais il faut remarquer que la société Commencée et les relations déjà établies entre les hommes , exigeoient en eux des

qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive , que la moralité commençant à s'introduire dans

les actions humaines , et chacun avant les loix étant seul juge et vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de nature , n'étoit plus celle qui convenoit à la société naissante ; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes , et que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainsi , quoique les hommes fussent devenus moins endurans , et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération , ce période du développement des facultés humaines , tenant un juste milieu entre l'indolence de Tétat primitif et la pétulante activité de notre amour-propre , dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit . plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions , le meilleur à l'homme (16.*) ,

id'y Discours

et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard , qui , pour Futilité commune eût dû ne jamais arriver.

L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point , semble confirmer que le genre-humain étoit fait pour y rester toujours , que cet état est la véritable jeunesse du monde , et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu , et en eù'ct vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques , tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes , à se parer de plumes et de coquillages , à se peindre le corps de diverses couleurs , à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches , a tailler avec des

pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de musique ; en un mot , tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire , et qu'à des arts qui n'avoient

pas besoin du concourt de plusieurs mains , ils vécurent libres , sains , bons et heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature , et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, légalité disparut , la propriété s'introduisit , !e travail devint nécessaire , et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes , et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète , c'est l'or et l'argent; mais pour le philosophe , ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes, et perdu le genrehumain. Aussi l'un et l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique, <jui pour cela son* toujours demeuré*

tels; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratique' l'un de ces arts sans l'autre. Et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été , sinon plutôt , du moins plus constamment et mieux police'e que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en bled.

Il est très-difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoitre et employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'euxmêmes de tirer la matière de la mine , et de lui donner les préparations nécessaires peur la mettre en fusion avant que de savoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté , on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel , que les mines, ne se forment que dans les 1 - x arides , et dénués d'arbres et de pla es; de sorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire

svt\ l'Origine , e\c. iSj dîaaire de quelque volcan» qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de la nature; encore faut-il leur supposer bien du courage et de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible , et envisager d'aussi loin lus avantages qu'ils en pouvoient retirer : ce qui ne convient guère qu'à des esptits déjà plus exercés que ceux-ci ne le dévoient être.

Quant à l'agçiculture , le principe en fut connu long-tems avant que la pratique en fut établie ; et il n'est guère possible que les hommes , sans cesse occupés à tirer leur subsistance d^s arbres et des plantes , n'eussent assez promptement l'idée des voies rue la nature emploie pour ia génération des végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce eôté-là , soit parce que les arbres qui , avec la chasse et la poche, fournissoient à leur nourriture , n'avoient pas besoin de leurs soins , soit faute de connoître

l'usage du bled , soit faute d'instrumens pour le cultiver , soit faute de prévoyance pour le besoin à venir , soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux , on peut croire qu'avec des pierres aiguës et des bâtons pointus , ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes , longtems avant de savoir préparer le bled , et d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand; sans compter que pour se li* vrer à cette occupation , et ensemencer des terres , il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloi gnée du tour d'esprit de l'homme sauvage , qui , comme je l'ai dit , a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Des qu'il fallut des hommes pour fon-

dre et forger le fer , il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier , moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune , sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer; et comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le labourage et l'agriculture , et de l'autre l'art de travailler les métaux , et d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; et de la propriété une fois reconnue , les premières règles de jus-

tice : car pour rendre à chacun le sien , il faut que chacun puisse avoL quelque chose; de plus , les hommes commençant à po ver leurs vues dans l'avenir , et se voyant tous quelques biens à perdre , il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la rc-présaills des torts qu'il pouvoit faire

160 Discours à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'oeuvre; car on ne voit pas ce que , pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui , donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée , lui en donne par conséquent sur le fends au moins jusqu'à la récolte; et ainsi d'année en année , ce qui faisant une possession continue , se transforme a:sément en propriété. Lorsque les anciens , dit Grotius ont donné à Cérès l'énithète de législatrice, et à une fete célébrée en son honneur , le nom de Thesmophories , i's ont fait entendre par là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit : c'est à-dire, le droit de propriété diffèrent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talens eussent été égaux, et que, par exemple, l'emploi

du fer et la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte: mais la proportion que rien ne maintenoit , fut bientôt rompue ,♦ le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail; le laboureur avoit plus besoin de fer , ou le forgeron plus besoin de bled , et en travaillant également , l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle

de combinaison, et que les différences des hommes développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles , plus permanentes dans leurs effets , et commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts , les progrès des langues , l'épreuve et l'emploi des ta-

lens , l'inégalité des fortunes , l'usage ou l'abus des richesses , ni tous les détails qui suivent ceux ci et que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jetter un coup-d'œil sur le genre-humain pjacé d^ns ce nouvel ordre de choses.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire et l'imagination en jeu, l'amour-propre intéresse, la raison rendue acme et l'esprit arrive presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action , le rang et le sort de chaque homme établi , non-seulement sur la quantité des biens et le pouvoir de servir ou de nuire , mais sur l'esprit , la beauté , la force ou l'adresse , sur le mérite ou les talens ; et ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération , il fallut bientôt les avoir ou les affecter. 11 fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Être et parcitre devinrent deux choses tout-à-tait difië-

rentes , et de cette distinction sortirent le faste imposant . la ruse trompeuse et tous les vices qui en sont le corte'ge. D'un autre côté , de libre et indépendant qu'étoit auparavant l'homme , le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujetti , pour ainsi dire , à toute la nature, et sur-tout à ses semblables dont il

devient l'esclave en un sens , même en devenant leur maître ; riche , il a besoin de leurs services ; et pauvre, il a besoin de leurs secours , et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence , leur profit à travailler pour le sien ; ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres , et le met dans la nécesité d'abuser tous ceux dont il a besoin , quand il ne peut s'en faire craindre , et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin, l'ambition dévorante , l'ardeur d'élever sa fortune

 , moins par un véritable besoin, que pour se mettre au-dessus des autres, inspirent à tous les hommes un noble penchant à se nuire mutuellement , une jalousie secrète , d'autant plus dangereuse que , pour faire son coup plus en sûreté , elle prend souvent le masque de îa bienveillance; en un mot, concurrence et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêts , et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui ; tous ces mau:: sont le premier de la propriété et le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'o i eût inventé les signes représentât! s des richesses, elles ne pouvoient guère consister qu'en terres et en bestiaux , les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or, quand les héritages s: furent accrus en nombre et en étendue , au point de couvrir le sol entier et de se toucher tous , les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres , et les surnuméraires que la faiblesse ou l'indolence avoient

 d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu , parce que tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé , furent obligés de

recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches ; et de là commencèrent à naître , selon les divers caractères des uns et des autres, la domination et la servitude , ou la violence et les rapines. Les riches de leur côré connurent à peine le plaisir de dominer , qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres , et se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux , ils ne songèrent qu'à subjuguer et asservir leurs voisins ; semblables à cqs loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine , rebutent toute autre nourriture , et ne veulent plus dévorer que des hommes.

C'est ainsi que les plus puissans ou les plus misérables , se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui , équivalent , selon eux , à celui de propriété, l'égalité

i66 Discours rompue fut suivie du plus affreux désordre ,• c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous , étouffant la pitié naturelle et la voix encore foible de la justice , rendirent les hommes avarej , ambitieux et méchans. Il s'élevoit, entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant, un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats et par des meurtres (17*). La société naissante fit place au plus horrible état de guerre : le genre-humain avili et désolé ne pouvant plus retourner sur ses pas , ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites , et ne travaillant qu'à sa honte par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit luimême à la veille de sa ruine.

Attonltus novitate maliy divesque miserque, EffuScre °Ptat ope* 1 e* quet modo voverat , odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur una situation aussi misérable, et sur les ca-

lamités dont ils étoient accablés. Les riches sur-tout doivent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisaient seuls tous les frais , et dans laquelle le risque de la vie étoit commun, et celui des biens, particulier. D'ailleurs , quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations , ils sentoient assez qu'elles n'étaient établies que sur un droit précaire et abusif, et que n'ayant été acquises que par la force , la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s^en plaindre. Ceux même que la seule industrie avoit enrichis , ne pouvoient guère fonder leur propriété sur des meilleurs titres. Ils avoient beau dire : C'est moi qui ai Mti ce mur ; j'ai gagné ce terrain par jron travail. Qui vous a donné les alignemens , leur pouvoit -on répondre, et en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos frères périt ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop , et qu'il vous falloit un consen-

 tement exprès et unanime du genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Destitue' de raisons valables pour se justifier , et de forces suffisantes pour se défendre , écrasant facilement un particulier , mais écrasé luimême par des troupes de bandits ; seul contre tous , et ne pouvant , à cause des jalousies mutuelles , s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'esprit commun du pillage , le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain ;

ce fut d'employer en sa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires , de leur inspirer d'autres maximes , et de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vue, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres , qui leur rendoit leurs possessions

aussi

aussi onéreuses que leurs besoins , et où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté , ni dans la richesse , il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. m Unissons-nous , leur >* dit -il, pour garantir de l'oppression »» les foibles , contenir les ambitieux , " »» et assurer à chacun la possession de » ce qui lui appartient ; instituons des » réglemens de justice et de paix aux- »♦ quels tous soient obligés de se con- » former , qui ne fassent acception de »♦ personne, et qui réparent en quelque » sorte les caprices de la fortune , en » soumettant également le puissant et le »> foible à des devoirs mutuels. En un « mot , au lieu de tourner nos forces » contre nous-mêmes , rassemblons les »* en un pouvoir suprême qui nous gou- « verne selon de sages loix , qui protège » et défende tous les membres de l'as- » sociation , repousse les ennemis com- »* muns , et nous maintienne dans une « concorde éternelle ».

Il en fallut beaucoup moins que l'équi- P

valent de ce discours pour entraîner des hommes grossiers , faciles à séduire , qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entre eux pour pouvoir se passer d'arbitres , et trop d'avarice et d'ambition pour pouvoir long-tems se passer de maîtres. Tous coururent au-devant de leurs fers, croyant assurer leur liberté ; car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique , ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers ; les plus capables de pressentir les abus, étoient précisément ceux qui comptaient d'en profiter, et les sages mêmes virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre , comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut 01 dut être l'origine de la société et des loix , qui donnèrent de nouvelles entraves au foible et de nouvelles forces au riche (18.*), détruisirent sans retour la liberté naturelle ,

fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité ; d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable , et pour le profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre-humain au trava 1 , à la servitude et à la misère. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres , et comment , pour faire tête à des forces unies , il fallut s'un;r à son tour. Les sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement , couvrirent bientôt toute la surface de la terre , et il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers ou l'on pût s'affranchir du joug , et soustraire sa tète au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des citoyens , la loi de nature n'eut plus lieu

qu'entre les diverses sociétés, où, sous le mm da droit des gens , elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre

172 Discours le commerce possible et suppléer à la commisération naturelle , qui , perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme , ne réside plus que dans quelques grandes âmes cosmopolites , qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les peuples, et qui, à l'exemple de l'Être souverain qui les a créés , embrassent tout le genre -humain dans leur bienveillance.

Les Corps politiques restant ainsi entre eux dans l'état de nature, se ressentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, et cet état devint encore plus funeste entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De-là sortirent les guerres nationales , les batailles , les meurtres , les représailles , qui font frémir la nature et choquent la raison , et tous ces préjugés horribles qui placent aa rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens appri-

sur l'Or io in f. , etc. iy%

rent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables : on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoi ; et il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat , et plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siècles entiers sur toute la surface de la terre. Tels sort les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genrehumain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je sais que plusieurs ont donné d'autres origines aux sociétés politiques , comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles; et le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus naturelle par les raisons suivantes, i. Que dans le premier cas , le droit de conquête n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre , le conquérant et les peuples conquis restant toujours entre eux

dans l'état de guerre, à moins que la nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef. Jusques-là , quelques capitulations qu'on ait faites , comme elles n'ont été fondées que sur la violence , et que par conséquent elles sont nulles par le fait même , il ne peut y avoir dans cette hypothèse ni véritable société, ni corps politique , ni d'autre loi que celle du plus fort. i. Que ces mots de fort et de faible sont équivoques dans le second cas; que dans l'intervalle qui se trouve er.tre l'établissement du droit de propropriété ou de premier occupant , et celui des gouvernemens politiques , le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de pauvre et de riche , parce qu'en effet un homme n'avoit point avant les loix d'autre moyen d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien , ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les pauvres n'ayant rien à perdre eue leur liberté , c'eût été une grand, folie à eux de s"ôter volontairement ie seul bien

sur i/Originf, ,etc. ij5

qui leur restoit pour ne rien gagner en échange, qu'au contraire les riches étant , pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs biens , il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal , qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à

prendre pour s'en garantir , et qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile , plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le gouvernement naissant n'eut point une forme constante et régulière. Le défaut de philosophie et d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens ; et l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages législateurs , l'état politique demeura toujours imparfait , parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hasard ; et que mal commencé , le tems , en découvrant les défauts et suggérant des remèdes , ne put jamais réparer les vices de la constitution; on raccommodoit sans

i~'~ Discours cesse , au lieu qu'il eût fallu commencer par nettoyer Taire et écarter tous les vieux matériaux , comme fit Lycurgue à Sparte , pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générâtes , que tous les particuliers s'engageoient à observer , et dont la communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. 11 iallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible , et combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le public seul devoit être le témoin et le juge ; il fallut que la loi fût éludée de mille manières ; il fallut que les inconvéniens et les désordres se multipliassent continuellement , pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité4 publique, et qu'on commit à des magistrats le soin de faire observer les délibérations du peuple : car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite j et que les ministres

des lois existèrent avant les loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord jettes entre les bras d'un maître absolu, sans conditions et sans retour , et que le premier moyen de pourvoir à la sûreté' commune qu'aient imaginé des hommes fiers et indompte's , a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont-ils donné des supérieurs , si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, et protéger leurs biens, leurs libertés , et leurs vies , qui sont , pour ainsi dire , les élémens constitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme , le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre , n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef, des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours } Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la

concession d'un si beau droit ? Et s'il eût osé l'exiger sous ie prétexte de les défendre , n'eùt-il pas aussi-tôt reçu la réponse de l'apologue : Que nous fera de plus l'ennemi? Il est donc incontestable , et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique , que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté et non pour les asservir. Si nous avons un Prince , disoit Pline a T.ajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un miitrt.

Nos Politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophsmes nue nos Philosophes ont faits sur l'état de nature par les choses qu'ils voient , ils jugent des choses très - différentes qu'ils n'ont pas vues ; et ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude , par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent !a ijur , sans songer qu'il en est à.z la

liberté comme de l'innocence et de la vertu , dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en ; ->uit soi-même , et dont le goût se perd snôt qu'on les a

perdues. Je connois les délices de ton pays , disoit Brasidas à un Satrape , qui comparait la vie de Sparte à celle de Persépolis ; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Comme un coursier indompté hérisse ses crins , frappe la terre du pied , et se débat impétueusement à la seule approche du mords , tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge et l'éperon , l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, et il préfère la plus orageuse liberté à un assujétissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'a*/iiissement des peuples asservis qu'il taut juger des dispositions naturelles de l'homme , pour ou centre la servitude , mais par tous les prodiges qu'ont faits tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que l^i premiers ne font que vanter sans cesse la paix et le repos dont ils jouissent dans leurs fers , et que miserrimam servitutem pacetn appellant : mais quand je vois les autres sacrijier les plaisirs , le repos , le

richesse , la puissance et la vie même à la conservation de ce seul bien, si dédaigne de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux , nés libres et abhorrant la captivité ; se briser la tète contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés européennes , et braver la faim , le fer et la mort , pour ne conserver que leur indépendance , je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner sur la liberté.

Quant à l'autorité paternelle , dont plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu et toute la société , sans recourir aux preuves contraires de Locke et de Sidney , il suffit de remarquer que rien au .monde n'est plus éloigne de l'esprit féroce du despotisme que ia douceur de cette autorité , qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'a l'utilité de celui qui commande ; que , par la loi de la nature , Je père n'est Je maître de l'enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire qu'au-delà de ce terme ils deviennent

sur l'Origine, etc. 1S1 fient égaux, et qu'alors le fils , parfaitement indépendant du père , ne lui doit que du respect et non de l'obéissance ; car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre , mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel . il falloit dire , au contraire , que c'est d'e'le que ce pouvoir tire sa principale force : un individu ne fut reconnu pour le père de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui. Les biens du père , dont il est véritablement le maître , sont les liens qui retiennent ses cnfans dans sa dépendance , et il ne peut leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à sqs volontés. Or , loin que les sujets aient queTque faveur à attendre de leur despote, comme ils lui appartiennent en propre , eux et tout ce qu'ils possèdent , ou du moins qu'il le prétend ainsi , ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien ; il fait

justice quand il les dépouille; il fait grâce quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le droit, on ne trouverait pas plus de «olidite que de vérité' dans rétablissement

volontaire de la tyrannie , et il serait difficile de montrer ia validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties , où l'on mettroit tout d'un côté et rien de l'autre , et qui ne tourneront qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce système odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des sages et bons monarques , et surtout des rois de France , comme on peut le voir en divers endroits de leurs édits , et en particulier dans le passage suivant d'un écrit célèbre, publié en 1667, aii nom et par les ordres de Louis XIV.

Qu'on ne dise donc point que U Souverain. ne soit pas sujet aux lois de son Etat, puisque La proposition contraire est une vérité du droit des gens que la flatterie a quelquefois attaquée , mais que les bons princes ont toujours défendue comme une divinité tutclaire dt leurs Ltus, Combien est-il plut

légitime de dire, avec le sage Platon , que la parfaite félicité d'un royaume est qu'un Prince soit obéi de ses sujets , que le Prince obéisse à la loi , et que la loi soit droite et toujours dirigée au bien public. Je ne nVarrêterai point à rechercher si la liberté' étant la plus noble des faculte's de l'homme , ce n'est pas dégrader sa nature , se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct , offenser même l'Auteur de son être , que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend , pour complaire à un maître féroce ou insensé; et si cet Ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que déshonorer son plus bel ouvrage. Je négligerai , si l'on veut , l'autorité de Barbeyrac , qui déclare nettement , d'après Locke , que nul ne peut vendre sa liberté jusqu'à se soumettre à une puissance arbitraire qui le traite à sa fan-

taisie : Car, ajoute t-il , ce seroit vendre sa propre vie, dont on n'est pas le fiaitre. Je demanderai seulement de quel

droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point , ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, et renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité , et sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes ?

Puffendorf dit que tout de même qu'on transfère son hien à autrui par des conventions et des contrats , on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'u... C'est-Ià, ce me semble, un fort mauvais raisonnement : ca- premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fuit étrangère , et dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse pjint de ma liberté, et je ne puis , sans me rendr. e du mal qu'on

me forcera de faire, m'exposer à devenir L'instrument du crime; de plus, le droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine , tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède ; m^is il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature ,

sur l'Origine, etc. i85 tels que la vie et la liberté , dont il est permis à chacun de jouir , et dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une on dégrade son être ; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi ; et comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une et de l'autre , ce seroit offenser à la fois la nature et la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens , la différence seroit très-grande pour les enfans , qui ne jouissent des biens du père que par transmission de son

droit , au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes , leurs parens n'ont eu aucun droit de les en dépouiller ; de sorte que comme pour établir l'esclavage il a fallu faire violence à la nature, il a fallu la changer pour perpétuer ce droit ; et les jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une esclave naitroit esclave, ont décidé, en

d'autres ternes , qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paraît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire , qui n'en est que la corruption , le terme extrême , et qui les ramène enfin à la seule loi du plus fort , dont ils furent d'abord le remède ; mais encore que, quand même ils auroient ainsi commencé , ce pouvoir étant par sa nature illégitime , n'a pu servir de fondement aux droits de la société , ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la nature du pacte fondamental de tout Gouvernement ; je me borne , en suivant l'opinion commune , à considérer ici l'établissement du Corps politique comme un vrai contrat entre le peuple et les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des loix qui y sont stipulées , et qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant , au sujet

ries relations sociales , réuni toutes ses volontés en une seule , tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de

l'Etat sans exception } et l'une desquelles régie le choix et le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend a tout ce qui peut maintenir la constitution , sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les loix et leurs ministres, et pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat , de son côté , s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié , que selon l'intention des commettans , à maintenir chacun dans la jouissance paisible de ce qui lui appartient , et à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

Avant que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût £ait prévoir les abus inévitables d'une

 telle constitution , elle dut paroître d'autant meilleure , que ceux qui e'toient chargés de veiller à sa conservation , y étoient eux-mêmes les plus intéressés ; car la Magistrature et ses d oits n'étant établis que sur l»s loix fondamentales , aussi-tôt qu'elles seroient détruites, les Magistrats cesseroient d'être légitimes , le peuple ne Seroit plus tenu de leur obéir ; et comme ce n'auroit pas été le agistrat, mais la loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat , chacun rentreroit de droit dans sa liberté natuic-lle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement , ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons , et par la nature du contrat, on verroit qu'il ne sauroit être irrévocable ; car s'il n'y avoir pas de pouvoir supérieur qui pût ètte gaiant de la fidélité des contractans , ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques , les parties demeu reroient seules juges dans leur propre cause, et chacune

d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat , si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en aurait enfreint

sup. l'Origine , etc. 189 les conditions , ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne conside'rer, comme nous faisons , que l'institution humaine , si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main ; et qui s'approprie tous les avantages du contrat , avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité , à plus forte raison le peuple qui paie toutes les fautes des chefs , devroit-il avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissentions affreuses , les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison , et combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste droit 1 en disposer. Quand la re ligion n'auroit fait que ce bien aux hommes , c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter , même avec ses

abus , puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de notre hypothèse.

Les diverses formes des Gouverneinens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme étoit - il éminent en pouvoir , en vertu , en richesse ou en cre'dit , il fut seul élu Magistrat , et l'Etat devint monarchique. Si plusieurs à-peu-près égaux entr'eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement , et l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, et qui

s'étoient le moins éloignés de l'état de nature , gardèrent en commun l'administration suprême et formèrent une démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux loix , les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins , ne pouvant

souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes.

En un mot, d'un côté furent les richesses et les conquêtes , et de l'autre le bonheur et la vertu.

Dans ces divers Gouvernemens , toutes les Magistratures furent d'abord électives; et quand la richesse neTemportoit pas , la préférence étoit accordée au mérite qui donne un ascendant naturel , et à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires , et le sangfroid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux , les Gérontes de Sparte , le Sénat de Rome , et l'étymologie de notre mot Seigneur , montrent combien autrefois la vieillesse étoit respectée. Plus les élections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes , et plus leurs embarras se faisoient sentir ; les brigues s'introduisirent , les factions se formèrent , les partis s'aigrirent , les guerres civiles s'alumèrent , enfin , le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, ec l'eu fut à la veille de retomber dans

l'anarchie des tems antérieurs. L'ambition des principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le peuple , déjà accoutumé à la dépendance , au repos et

aux commodités de la vie , et déjà hors d'écat de briser ses fers , consentit à laisser augm -ntcr sa servitude pour affermir sa tranquillité ; et c'est ainsi que les chefs , devenus héréditaires , s'accoutumèrent à regarder la agistrature comme un bien de famille , à se regarder eux-mêmes comme les propr étaires de l'Etat , dont ils n'étoient d'abord que les officiers , a appeler leurs concitoyens leurs esclaves , à les compter , comme du bétail , au nombre des choses qui leur appartenoient , et à s'appeler eux-mêmes égaux aux Dieux et Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions , nous trou%-erons que l'établissement de la loi et du droit de propriété fut son premier terme , l'institution de la Magistrature le second , que le troisième et dernier fut le

changemen

SUR l/OniGINF. , etc. jg'S

changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; en sorte que l'état de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque , celui de puissant et de foible par la seconde , et par la troisième celui de maître et d'esclave , qui est le dernier degré de l'inégalité , et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres , jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le Gouvernement , ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps politique , que la forme qu'il prend dans son exécution , et les inconvéniens qu'il entraîne après lui; car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales , sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; et comme , excepté la seule Sparte , où la loi veilloit principale-

ment à J'éducation des enfans , et où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajouter des loix , les loix en général , moins fortes que les passions , contiennent les hommes sans les

changer , il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement qui , sans se corrompre ni s'altérer , marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution , auroit été institué sans nécessité, et qu'un pays, où personne n'éluderoit les loix et n'abuseroit de la Magistrature , n'auroit besoin ni de magistrats ni de loix.

Les distinctions politiques amènent né»

cessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le peuple et ses chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, et s'y modifie en mille manières , selon les passions , les talens et les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime , sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition , et regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance , et qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. 11 est très-difficile de véduire à

sur l'Origine , etc. i<)5 l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, et le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujétir des hommes qui ne voudroient qu'être libres ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches , toujours prêtes à courir les risques de la fortune , et à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle laur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où

les yeux du peuple furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : Sois grand , toi et toute ta race; aussi-tôt il paroissoit grand a tout le inonde , ainsi qu'à ses propres yeux; et ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cause étoit reculée et incertaine , plus l'effet augmentait , plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille , et plus elle devenoit illustre.

Si c'était ici le lieu d'entrer en des détails , j'expliquerois facilement comment , sans même que le Gouvernement s'en

mêle , l'inégalité de crédit et d'autorité devient inévitable entre les particuliers, (19.*) si-tôt que , réunis en une même société , ils sont forcés de se comparer entr'eux , et de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs espèces ; mais en général la richesse , la noblesse ou le rang, la puissance et le mérite personne1, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société , je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sure d'un Etat bien ou mal constitué ; je rerois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalités , les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres , la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin , parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être, et la plus facile à communiquer , on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont

chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive , et du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je re-

marquerois combien ce désir universel de réputation , d'honneurs et de préférences , qui nous dévoie tous , exerce et compare Us talens et les forces , combien il excite et multiplie les passions , et combien , rendant tous les hommes concurrens , rivaux, ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers , de succès et de catastrophes de toute espèce , en faisant courir la même lice à tant de prétendants. Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi , à cette fureur de nous distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes , que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes , nos vertus et nos vices, nos sciences et nos erreurs, nos conquérans et nos philosophes, c'està-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans et de riches au faîte des

grandeurs et de la fortune , tandis que la foule rampe dans l'obscurité et la misère , c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés , et ;ue , sans changer d'état , ils cesseroient d'être heureux si le peuple cessoit d'être misérable.

Mais ces détails seroient seuls la matière d'un ouvrage considérable dans lequel on préféreroit les avantages et les inconvéniens de tout Gouvernement , relativement aux droits de l'état de nature , et où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour , et pourra se montrer dans le* siècles futurs, selon la nature de ces Gouvernemens , et les révolutions que le terns y amènera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions même qu'elle avoit prises entre ce qui la meniçoit au

-dehors ; on verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais sa*

stTR i/Op.iginf , etc. 199 voir quel terme elle auroit , ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter ; on verroit les droits des citoyens et les liberte's nationales s'éteindre peu-à-peu , et les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux ; on verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du peuple l'honneur de défendre la cause commune ; on verroit de là sortir la nécessité des impôts ; le cultivateur découragé quitter son champ , même durant la paix , et laisser la charrue pour ceindre l'épée ; on verroit naître les règles funestes et bizarres du point d'honneur ; on verroit les défenseurs de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis , tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens , et il viendroit un tems où on les entendroit dire à l'oppresseur de leur pays :

Pe<~TORE si fratris gladium juguloque pa*

remis Condere me jukeas t gravidœque in yisctra

partit,

t onjuçis , invita pcragam tam.cn ornais iixtrim

De l'extrême inégalité des conditions et des fortunes, de la diversité des passions et des talens , des arts inutùvS , des arts pernicieux, des sciences frivoles sortiroient des foules de préjugés , également contraires à la raison , au bonkeur et à la vertu ; on verroit fomenter par les chefs tout ce qui peut afù/.biir des hommes rassemblés en les désunissant , tout ce oui peut donner à la société un air de concorde apparente et y se^er un germe de division réelle , tout cj rai peut inspirer aux dincens ordces une

défiance et une haine mutuelle par l'opposition de leurs droits et de leurs intérêts , et fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'est du se;n de ce désordre et de ces révolutions que le despotisme, élevant par degrés sa tète hideuse , et dévorant tout ce qu'il auroit aperçu de bon et de *ain dans toutes les parties de l'Eut, p^i -

sur l'Origine , etc. 201 viendroit enfin à feuler aux pieds les loix et le peuple , et à s'établir sur les ruines de îa république. Les tems qui précéderoient ce dernier changement seroient des tems de troubles et de calamités ; mais à la fin tout seroir englouti par le monstre , et les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix, mais seulement des tyrans. Dès •cet instant aussi il cesseroit d'être ques<tion de mœurs et de vertu ; car partout où règne le despotisme cul ex honesto nulla est spes , il ne souffre aucun maître ; si-tôt qu'il parle , il n'y a ni probité ni devoir à consulter , et la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'est ici le dernier terme de l'inégalité , et le point extrême qui ferme le cercle et touche au point d'où nous sommes partis: c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien, et que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ru le maître d'autre règle que ses passions , les no-

202 Discoup, s

tions du bien et les principes de la justice s'évanouissent de reehef. C'est ici que tout se ramené à la seule loi du plus fort , et par conséquent à un nouvel état de nature différent de celui par lequel nous avons commencé , en ce que l'un étoit l'état de nature

dans sa pureté, et que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. 11 y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états , et le contrat de Gouvernement est tellement dissous par le despotisme , que le despote n'est le maître qu'aussi long-rems qu'il est le plus fort , et que si-tôt qu'on peut l'expulser , il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan , est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille des vies et des biens de ses sujets. La seule force le maintenoit , la seule force le renverse; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre mutuel ; et quelque puisse être l'événement de ces courtes et fréquentes révolutions ,

sur i/O p.igine, e te. 503 nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui , mais seulement de sa propre imprudence ou de son malheur.

En découvrant et suivant ainsi les routes oubliées et perdues, qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil ; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer , celles que le tems qui me presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées , tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'on verra la succession d'une infinité de problêmes de morale et de politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le genre humain d'un âge, n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchent parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus. Caton, dira-t-il , périt avec Rome et la liberté , parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; et le plus grand

20.f Discours des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt. En un mot , il expliquera comment l'ame et les passions humaines s'altérant insensiblement , changent pour ainsi dire de nature ; pourquoi nos besoins et nos plaisirs changent d'objets à la longue ; pourquoi , l'homme originel s'evanouissant par dégrés , la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes ;els et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations , et n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend la-dessus , l'observation le confirme parfaitement; l homme sauvage et l'homme policé différent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduisoit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté , il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours

 jours actif, sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort , il y court même pour se mettre en état de vivre T ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. H fait sa cour aux grands qu'il hait , et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection , et fier de son esclavage , il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe , que les travaux pénibles et enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cette indolent Sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ! Mais pour voir le but de tant de soins , il faudroit que ces mots , puissance et réputation , eussent un sens

dans son esprit ; qu'il apprit qu'il y a une sorte 4'hommes qui comptent pour quelque

chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux et contens d'euxmêmes , sur le témoignage d autrui plutôt que sur le leur propre. Teileest, en effet , a véritable cause de toutes ces différences: le Sauvage vit en lui mê-aie ; l'homme sociabie , toujours hors de lui , ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien et pour le mal , avec de si beaux discours de morale : comment tout se réduisant aux apparences , tout devient factice et joué; honneur, amitié , vertu , et souvent jusqu'aux vices mêmes , dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment , demandant toujours aux autres ce que nous sommes , et n'os t jamais nous interroger la-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie , d'humanité , de politesse et de maximes sublimes , nous

n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole , de l'honneur sans vertu , de la raison sans sagesse , et du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point là l'état orig;nel de l'homme , et que c'est le seul esprit de la société , et l'inégalité qu'elle engendre , qui changent et altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'exposer l'origine et le progrès de l'inégalité , l'établissement et l'abus des sociétés politiques , autant que ces deux choses peuvent se déduire de la nature de l'homme, par les seules

lumières de la raison , et indé« pendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature , tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés, et des progrès de l'esprit humain , et devient enfin stable et légitime par l'établissement de la propriété et des lois.

Il suit encore que l'inégalité morale ,

autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés , puisqu il est manifestement contre la loi de nature , de quelque matière qu'on la définisse , qu'un enfant commande à un vieillard , qu'un imbécile conduise un homme sage , et qu'une poignée de gens regorge de superfluités , tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.

DÉDICACE, page i5.

(note i.*) XIérodote raconte cru'après le weurtre du faux Srnerdis , les sept IJ'iérateur. de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à 1 état, Otaries opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape , qu'outre la prétention qu'il t ouvoit avoir à l'empire, les grands craignent plus que îa mort une sorte de gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanès , comme on peut bien croire , ne fut point écouté , et voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un monarque, lni

qui ne vouloit ni obéir ni commander, céda volontairement aux autres conciirrens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre et indépendant, lui et sa postérité; ce qui lui fut accordé. Quand Hérodote lie nous apprenclroit pas la restriction qui fut mise à ce privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Oianès, ne reconnoissant aucune sorte de loi, et n'ayant de compte à. rendre à personne, auroit été tout-puissant dans l'état, et plus puissant que le roi même. Mais il By avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel pri- 'vilége, fut capable d'en abuser. En effet, on ns voitj>as c^ue ce droit ait jamais causé le moindre

trouble dans le royaume , ni par le sage Otanés, ni par aacun de ses descendus.

PRÉFACE, page 38.

(_Yo/« a. *) Dès mor premier pas je m'appuie tvec confiance sur une de ces autorités reapectables pour le* philosophes, parce qu'elles viennent d'une rais<n solide et sublime, qu'eux seuls • avent trouver et sen'ir.

« Quelque intérêt que nous avons a nous conm noitre nou»-mémcs , je ne sais si nous ne con» „ noisjons pa.> mieux tout CC qui n'est pas nous. m Pourvus p:<r la nat: re d'organe» uniquement , destines a noire coi;r rviit ion , r.ous ne les em- „ j. lovons qu'à recevoir les impressions ctran- _ pères; nous ne cherchons qu à nous répandre , .11 délivre j el .1 axistei hors <1« nous : trop . occupés à multiplier les fonctions de nos sens . • t .. augmente L'étendue extérienre de notre % cire . t. ruiiciil Eaisona-noui usage de ce sens , intérieur qui nous réduit à nos vraies dimen- %

sions , et qui sépare de nous tout ce qui n'en , < st ias. C*CJt cependant de ce sens dont il . faut nous servir, si nous voulons nous con- , noilrr-: c'est Je seul par lequel nous puissions « nous juger; mais eoiumcnt donner à ce sens , son activité et t ule son étendue? Comment m dégager notre ame , dins laquelle il réaide» « de tontes les illusions de notre esprit ' >> us « avons perdu l'habitude de l'employer , elle est « demeurée sans exercue au Riiijcu du tumulte « de nos sensation» corporelles, elle se t des* « séchée par le feu de nos passions; le («fur, « 1 esprit , 1** sens, tout a travaillé contre elle. « liist. nat. t. 4 > Paë< 1 5 1 , de la nat. de l'homme.

DISCOURS, page 6t.

{Noie 3. *) Les changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produir dans la conformation de l'homme , les rapports qu'on observe encore entre ses bras et les jambes antérieures des quadrupèdes , et de l'induction tirée de leur manière de marcher, ont pu faire naître des dautes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds , et ont besoin de notre exemple et de nos leçons pour apprendre à s« tenir debout. Il y a même des nations sauvages , telles que les Hottentots , qui , négligeant beaucoup les enfans, les laissent marcher sur les mains si long-temps qu'ils o»t ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. 11 y a divers exemples d'hommes quadrupèdes, et je pourrois entre autres citer celui de cet enfant qui fut trouva en 1 344 auprès de liesse, où il avoit été nourri par des leups , et qui disoit depuis à la cour du Prince Henri , que , s'il n'eût tenu qu'à lui , i! eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de

marcher comme ces animaux , qu'il fallut lui attacher des pièces de bois qui le forc.oient à se tenir debout et en équilibre sur ses deux pieds. 11 en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en i6f)4» dans les forêts de Lithuanie , et qui •vivoil parmi les ours. 11 ne donnoit, dit M. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage, et formoit des sons qui se ressemblaient

m rien à ceux d'un homme. Le petit sauvage d'Hanovre, qu'où IBCU il y a plusieurs années à la cour d'Angleterre, avoir toutes les peines du munie ■ l'aMajtlttr i marcher sur deux pieds, et l'on trouva en rir), deux mitres sauvages dans les Pyrénées , qui cnuroient par les u»"iilagaet à la manière des quadrupèdes. Quant à ee qu'on pourrait olijerler que c'est se priver de 1 usa^e des mains dont nous tirons tant d'avantages ; outre que l'exemple des si m.;cs montre que la main peut Tort liien être emplovée des deux manières, cela prouveroit seulement (] ne riiomine peut donner ii ses merahres une destination plus le que <elle île la nature, et non que la nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui eateigae.

Mais il y a, M me semhle , de beaucoup meilleu es raisons ■ dire pour soutenir que l'homme est un bipède l'n uii<r<nient quand on feroit roir qu'il a pu d mi autrement que

ii ois le vivons , et cependant devenir enfin ee qu'il est, ce n'en seroit pas assez pour con-'urp. • la |C toil fa t ainsi : car âpre* ■voit m -ntré la possibilité de ces chanuemens , il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au muni la vraisemblance. De plus, si les bras de 1 homme paroiss.nt avoir pu lui servir de jambes • u besoin, c'est la seule observation favoraide à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires.

Les principales sont, que la manière demi la tète de 1 homme est attachée a son corps au lieu de diriger sa vue horizontale* rient, comme l'ont tous les autres animaux, et I mue il l'a lui-mémeen marchant dehout , lui eut tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers U terre, situation très-

peu favorable à la conservation de l'individu; que la queue qui lui manque , et dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes , et qu'aucun d'eux n'en est prive ; que le sein de la femme, très-bien situe pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, Test si mal pour un quadrupède, que nul ne Fa placé de cette manière ; que le train de derrière étant d'une excessive hauteur à proportion des jamlics de devant, ce qui fait que marchant à quatre nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait uu animal mal proportionné et marchant peu commodément; que s'il eût posé le pied à plat, ainsi que la main , il auroit eu dans la janiLe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le canoii au tibia; et qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des o» qui le composent , parot trop gros ponr tenir lieu de canon , et ses articulations avec le métatarse et le tibia trop rapprochées pour donner à la jam'e humaine, dans cette situation, la même flexibilité qu'ont celles des quadrupèdes. I, 'exemple des enfans étant pris ('ans un à:;e >a les force» nain relies ne sont point encore développées, ni les membres raffermis, ne cunernt r:en du tout, et j'aiinerois autant lire que les chiens ne son» pas destinés à marcher, parce qufil ne font que ramper quelques semaines après lenr naissance* Les fjits particuliers ont encore peu de force

con're la pratique universelle de tons les hommes, même des mations, qui n'ayant eu aucune communication avec les autres , n'avoient pu rie» imiter d'elles. In enfant abandonné dans une foret avant que de pouvoir marcher, et nourrt

par quelqne bétc , aura suivi l'exemple de sa nourrice en s'cxerçant à marcher comme elle ; l'habitude lui aura pu donner des facilites qu'il ne tenait point de la nature, et comme des manchots parviennent à force d'exercice à l'aire a\ec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Page C)3. (JVoie 4- *) S'il se trouvoit parmi mes lecteurs quelque assez mauvais pùvsic ien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui ré» pondre par le passage suivant.

« Ciminc les vegétan tirent pour leur nour- « rite beaucoup plus de substance de l'air et « de l'eau qu'il» n'en tirent delà terre, il arrive « qn en pourrissant ils rendent à la terre plus « qu ils n'en ont tiré; d'ailleurs une foret dé- . termi. e les eaux de la ploie en arrêtai. t les » vapeurs. Ainsi , dans un boil que l'.n lonser- « ver> i ut lier , la c< uehe

« «le terre qui sert a la végétation angmenteroit

I : mas les animaux rendant

. moins ', la terre qu'ils n'en tirent, et lei b< mm es

m fai i normes de bois et

« de plantes pour le leu tt pour (i'au'ns Mages,

« il i\ nsuit que la courlie de terre végétale d'tia

« pays habité doit t ujours dminuer, et deve-

« nir en lin et mine le terrain de l'Arabie Pétrée ,

« et comme celui de tant d'autres provinces de

• l'Orient, oui est en effet le climat le plus anm ciennrmcnt habile, oii l'on n« trouve que du

• sel el des sables : car le sel fixe des plantes et des « animaux reste, tandis que tontes les autres

• parties se volatilisent. M. de Biif^n, Ilist. naU •

NOTES. 2l5

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres et de plantes de toute espèce , dont étoient remplies presque toutes les îles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers sièces , et par ce que l'histoire nous apprend des f>réts immenses qu'il a fallu abattre par toute la terre à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes. L'une , que s'il y a une sorte de végétaux qui puisse compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux , selon le raisonnement de M. de Br.ffon , ce sont surtout les bois , dont les tètes et les feuilles rassemblent et s'approprient plus d'eaux et de vapeurs que ne font le* autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perla de la substance propre à la végétation , doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée , et que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de t'.ute

espèce. Ma troisième et plus importante remarque est que les fruits des arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante, que ne peuvent faire les autres végétaux; expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur et en qualité, l'un couvert de cliâtaigners et l'autre semé de blé.

Page 63. (Noteo.*) Parmi les quadrupèdes, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des dents, et l'autre de La conformation des intestine Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le L)œuf, le mouton, le lierre; mata !<* yoraces

les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard. Et quant aux intestins, les frugivores en ont quelques-uns, tels que le colon, qui ne se trouvent pas dans les animaux voraecs. Il semble donc que l'humme , ayant les dents et les intestins comme les ont les animaux frugivores, devroit naturellement être rançé dans cette classe; et non-seulement les observations anatomiques confirment cette opinion, mais les monumens de l'antiquité y sont encore trè. -favorables. - Dicéarque , ditSt Jérôme , rapporte dans . ses livres des antiquités grecques que , sous le « rè.ne de Saturne, où la terre étoit encore fer- « tile par elle-même , nul homme ne mangecit «, de chair, mais que tons vivoient des fruits et m des légumes qui croissoient naturellement *. (liv. 2 , adv. Jovinian). Cette opinion se 7>eut encore appuyer si.r les relations de plusieurs Tova^furs modernes; François C-rr<:al témoigne entrantres q'C la plupart des habitans des Luraves que les Espagnols transportèrent aux iles de Cuba, de St. L'< minutie

et ailleurs, moururent pour avoir mangé de la chair. On peut voir par là que je nej;li^e bi.n des avant; ces que je ponrrois faire valoir. Car la proie étant presque ï"unii;ue sujet de combat entre le» animaux carnassiers , et lis frugivores vivant < ntr'eux dani nne paix continuelle, si l'espèce humaine étoit de ce dernier ^enre , il e t i!..ir qu'elle auroit eu hecucup plus de facilité à subsister dans l'état de nature , beaucoup moin» de besoins et d'occasions d'en sortir.

Page 65. (yole 6.*) Tontes les onnoissauref tpi demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des i«Ue-«

TtVae se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme -sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'insirument qui sert à cette communication et des besoins qui la rendent nécessaire. Son savoir et son industrie se bornent à sauter, courir, se battre , ancer «ne pierre , escalader un arbre. Mais s'il ne sait que ces choses , eu revanche il les sait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; et comme elles dépendent uniquement de lcxercice du corps , et ne sont susceptibles d'aucune communication , ni d'auc rn progrès d'un individu à 1 autre , le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses dernier» descendans.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force et de la vigueur des hommes chez les nations barbares et sauvages ; elles ne •vantent ç;uères moins leur adresse et leur légèreté; et comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient la dessus des

témoins oculaires; j'en tire au hasard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

« Les Hotlentots, dit Rolben , entendent mieux: « la pèche que les Européens du cap. Leur habi- « letë est égale au filet , à l'hameçon et au dard, » dans les anses comme dans les rivières. Ils ne « prennent pas m»ins habilement le poisson avec „ la main. Ils sont d'une adresse incomparable « à la nage. Leur manière de nager a quelque « chose de surprenant et qui leur est tout-à-fait „ propre. Ils nagent le corps droit et les mains « étendues hors de l'eau, de sorte qu'ils parois- « sent marcher ?Hf la terjç. Dans la plus grande

ai8 notes.

, agitation te la mer, et lorsque les flots for- . ment autant de montagnes, ils dansent eu „ quelque sorte sur le dos des vagues , montant „ et descendant comme un morceau de liège ».

Les Hottentots, dit encore le même auteur » , s'ont d'une adresse surprenante a la .liasse, et la légèreté de leur course passe l'imagination ". 11 s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de 'eur agilité, ce qui leurnrnve pourtant quelquefois, comme on peut juger -par l'exemple qu'il -n donne. . In matelot Hollan ■ „ dois en débarquant au cap, chargea, dit-ii , « nn Hottentot de le suivre > la ville avec un rou- , leau de tabac d'envir- n ring! IiTTrt. LoMqu ils . furent tous deux à quelque distance de la . tr.upc , le Hottentot demanda an matelot s .1 ! «Toit courir? Courir' répond le llollando.s , . oui, fort bien. V y>ns , reprit 1 -Africain , et . fuvaut avec le tabac, il disparut presque aussi- „ tôt Le matelot confondu de cette merveil- I

leusc vitesse, ne pensa pointa le poursuivre, et ne revit jamais ni son tabac ni son fW-

. leur *". . .

Ils ont la vue si prompte et la main si certaine , que les Européens n'en approchent I point. A cent paa ils tou. lieront d'un coup de - pierre une maroiiè de U grandeur d nn derm- . ,ol, et ce qu'il y a de plus étonnant, c est _ qu'.-u lieu de fixer comme nous 1 s yeux sur le but, ils f-nt des roouvemens et .les eontor- , .ions continuelles. 11 semble que leur pierre , soit portée par une main invisible ".

Le P. du Tertre dit u-peu-près sur les Sauvages des Antilles les mêmes choses qu'on vient délire sur les ll'.uentots du cap de Bonne-Espérance. Il vaiiU sur-tout leur justesse à tirer avec leurs

flèches les oiseaux au vol et les poissons à la na^e, ju'ih prennent ensuite en plongeant. Les sau-» vages de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force et par leur adresse; et voici un exemple qui pourra f.iire juger de celles des Indiens de l'Amérique méridionale.

En l'année iy46, un Indien de Buenos-Aires ayant été condamné aux galères à Cadix , proposa au gouvernement de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroitseul le plus furieux ta reau sans autre arme en main qu'une corde , qu'il le terrasseroit, qu'il le saisiroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le selleroit, le brideroit, le monteroit et combattroit ainsi monté, deux autres taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du Torillo, et qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre dans l'instant qu'on le lui commanderoit , et sans le secours de personne; ce qui fut accordé. L'iu-

dien tint parole et réussit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la manière dont il s'y prit et sur tout le détail du combat , on peut consulter le premier tome in-r2 des Observations sur l'Histoire naturelle de M. Gautier, d'où ce fait est tiré, p. 262.

Page 68. (Note 7. *) « La durée de la vie

« des chevaux, dit M. de Buffon , est, comme

^ dans toutes les autres espèces d'animaux, pro-

« portionuée à la dqrée du tems de leur accrois-

« sèment. L'homme qui est quatorze ans à croî-

« tre peut vivre six du sept fois autant de tems,

« c'est-à-dire, quatre-vingt-dix ou cent ans; le

« cheval, dont l'accroissement se fait en quatre

• ans, peut vivre six ou sept fois autant c'est-

« à-dire, vingt -cinq ou trente ans. Les exeoa-

« pics qui pourroieut être contraires à cette reç}4

« sont si rares , qu'on ne doit pas mêrce l«s re-»

« garder comme uue exception dont on puisse

„ tirer des conséquences ; et nomme les jros che-

« vaux prennent leur accroissaient en moins d<;

« teins que les chevaux fins , ils vivent aussi

« moins de tems et sont vieux dès l*âge de

« quinze ans.

Page 68. (Noie 8.*) Je crois voir entre le» animaux carnassiers et les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la note (5- *) , puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits , qui n'excoi*: jamais deux à chaque portée pour les espèces qui ne \ivent que de végétaux, et qui <a ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. 11 est aisé de connoître à cet égard] la destination delà nati.reparle nombre des mamelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la première espèce, comme la jument, la vache, la chèvre, la biihe, 1 brebis, etc. et qui est toujours" de six ou de huit dans les autres femelles , cemme la chienne , la chatte , la louve , la tigresse , etc. La poule , l'oie , la canne, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que l'aigle, l'éperrier, la chouette, pondent aussi et couvent tin grand nombre d'reufs, ce qui n'arrive jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiseaux qui ne mandent absolument que du grain , lesquels ne pondent et ne couvent guères que deux ceufs à la fais. La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbe» et de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture, et étant forcés d'ein»

pîoyer Beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs pctiîs, au lie» que les voraces faisant leur repas presqu'en un instant , peuvent plus aisément et plus souvent retourner à ieurs petits et à leur chasse, et reparer la dissipation d'une si grande quantité de ïait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulières et des réflexions à faire ; mais ce n'en est pas ici le lien , et il me suffit d'avoir montré dans cette partie le

système le plus général de la nature , système qui fournit une nouvel e raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnassiers et de le ranger parmi l'es espèces frugivores.

Page 78. {Note 9. *) Un Auteur célèbre calculant les biens et les maux de la vie humaine, et comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassait l'autre de beaucoup , et qu'à tout prendre, la vie étoit -pour l'homme un assez mauvais présent Je ne suis point surpris de sa conclusion ; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil : s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on peut juger qu'il eût «pperçu que l'homme n'a guèies de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même , et que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'an côté l'on considère les immenses travaux des hommes , tant de sciences approfondies , tant d'arts inventés , tant de forces employées , des abymes comblés, des montagnes Tasées , des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bàtimens énor- Saes élevés sur la terre, la mer couverte de *ais* X *

323 JfOTES.

««■ans et de matelots ; et que de l'atitre on recherche avec un peu de méditation, les vrais avantages ijiii "lit résulté de tout cela ponr le bonheur de l'espèce limitai lue , on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règn<' entre ce» choses, et déplorer l'aveuglemeut de l'homme, qui , pour nourrir son fo] orgueil et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même le (ai t courir avec • rdeur après toutes le* misères dont il est susceptible , et que la bienfaisante nature avoit pris soin d'écarter de lui.

I hommes sont méchans , une triste et continuelle expérience dispense de la preuve; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré; qu est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changement survenu» dans sa constitution, les progrès qu'il a faits , et les c«nn<>issances qu'il a acquises ? Qu'on admire t.nt qu'on voudra la société humaine , il n'en sera pas moins vr.ii qu'elle porte nécessairement les hommes à s'cntrehair à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparent et à se faire en effet tous les maux imaginable!. Que peut -on penser d'un commerce oii la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société , et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? 11 n'y a peutêtre pas un homme aisé à qui des héritiers avides et souvent ses propres enfans ne souhaitent la mort en secret; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne fut une bonne nouvelle pour quelque négociant; pas une maison qu'un débiteur de mauvaise foi ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elie contient; pas un peuple qui

jse ge réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre : mais ce qu'il y a de plus dangereux encore , c'eil que les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies , d'autres la mortalité, d'autres la gnerre, d'autres la famine, j'ai vu des hommes affreux pleurer de doulenr aux apparences d'une année f rtile; et le grand et funeste incendie de Londres qui coûta la vie *vi les biens à tant de malheureux, fit peutêtre la fortune à pins de dix mille personnes. Je sais que Montagne blâme l'Athénien Démadess

d'avoir fait punir un ouvrier qui , vendant fort cher des cercueils, gagnoit beaucoup à la mort des citoyens; mais la raison qne Montagne allègue étant qu'il faudroit punir tout le monde , il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tuus les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement , et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société est tellement constituée , que chaque, homme gagne à servir les autres , je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, et le tort fait au prochain *;st toujours plus lucratif que les services. 11 ne s'agit donc pins que de trouver les moyens de e'assurer l'impunité, et c'est à «jno; les puiîsaas

j NOTTS

emploient tontes leurs forces , et 1rs foihles tonte* leurs riift-s.

L'homme sauvage. , quand il a dîné, est en paix a\cr tonte l.i nature d l'ami de Imis ses scmblables. S'agit-il quelquefois, de disputer %DI1 repas1 il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre a\ ec < elle de trouver ailleurs sa subsistance , et comme l'orgueil ne se roéle pas du combat, il se termine par quelqaes coups de poin;;; le vainqueur mange, le vainru va chercher fortune, et tout est parifie-. Mail chez l'homme en satiété ce sont Iikii d'autre.» affair'-»: il s'agit

premièrement de pourvoir u ne. exaire , et puis au sn]>erlln, ensuitr viennent les délices , et puis le» immenses richesses, e' puis des sujets, et puis des cmI.i- \. , il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus |inejn ier , «est qae moins les besoins sont naturels et pressant , pins les pas'ion* augmentent, et, qui pu est, le pouvoir dé les satisfaire ; de sorte qu'après de longues prospérités , après avoir englouti bien des trésors et bien des hommes, mon héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de 1 univers. Tel est en abrégé le tableau, moral , sinon de la vie humaine, au moins *\ri prétention* secrètes du cœur de tout homme civilisé.

Comparez sans préjugés l'état de l'homme civil avec celui de l'homme sauvage, et recherchez, si vous le pouvez , combien , outre sa méchanceté , ses besoin» et ses misères , le premier a Ouvert de nouvelles portes à la douleur et à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui «ous consument, lu passions violentes qui nous épnisent et nous désolent, les travaux excessif»

tîoiitles pauvres sont surcharges, la molesse encore plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent , et qui font mourir les uns de leurs besoins et les autres de leurs excès. Si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens, ù leurs T»emicieux assaisonnemens , aux d-enrées corrompues, aux drogues falsifiées , aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des vatftseaux dans lesquels on les prépare; si vous faites attention aux «maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre manière de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de

nos maisons au graïul air, l'usage des hahitlemens pris ou quittés a\ec trop peu de pré-caution , et tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitude* nécessaires , et dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé ; si vous mettez en ligne de compte les incendies et les tremblemens de terre «fui , consumant ou renversant des villes entière*, en font périr les habitons par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que tontes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes , vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici, snr la guerre , ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les i:e\\s instruits voulussent ou osassent donner une foia au public , le détail des horreurs qui se commettent dans les armées } ar les entrepreneurs des vivres et des hôpitaux : on verroit que leur* manœuvres, non trop secrètes, par lesquelles 1rs nias brillantes armées &e tuaduU en mains, dç

rien, font pliu périr de soldats que n'en moi«sonne le 1er enuen i ralcnl non,

moins étonnant que • elui de» li «-. m im ••.- qiif 1j un i — §lri- Btil I"Un les an», »uit par la laim . soit par le scorliut, soit par lei pirates, soit par le feu, i->it par les naufrages. 11 est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la proprit lé établie . ■I pur » • ■ 1 1 > « . ; i . < i : t lie la S'iirlé , les assassinats, les empoisonnement , les vols de grands chemins, et les punil ■■>■ i.s .runes, punition»

nécessaires pour ■ ■ <if.il de plu.-, grands maux, mais qui, ponr le meurlre il un homme, tou- Uut la mc à deux ou davantage , ne laissent pas de doubler réellement la perte de L'cspàca humaine, i.onibicn de moyens honteux dempciher la naissance îles hommes et de tromper la nature ' Bail par ces ^oiits brutaux et déprasrs qui insultent son plus th.irmant MJVMkMj ^ " i * » s qno les sauvages ni les animaux ne ronnurnit jamais» et qui ne sont nés dans les pays policés que d'une inaa^i ration rorronipue , loti p..i MM a\ortemrns secrets, diçnes fruits tir |rt débauche «I de l'honnenr vicieux; soit par l'exposition ouïs meurtre dune multitude d'enfans , victimes de la misère de leurs pareils ou de la honte barbare de leurs mires; soit enfin par la mutila-, lion île ces malheureux dont une partie de l'existence et toute la postérité sont sacrifiées à de vainri chansons, ou, ce qui est pis encore, à la lirutale jalousie de quelques hommes : mutila- 1 1 ><ii qui , dans ce dernier cas, outrage douhlrment la nature, et par le traitement que reçoive*! ceux qui la souffrent, et par l'usage auquel il» sont destinés.

Mnis n'est- il pas mille cas plus fréquens et plus dangereux encore, ou les droits paternels

offensent ouvertement l'humanité? Combien de talens enfouis et d'inclinations forcées par l'imprudente contrainte des pères ! Combien d'hommes se seroient distingués dans un état sortable , qui meurent malheureux et déshonorés dans un autre état pour lequel ils n'avoient aucun goût! Combien de mariages honteux, mais inégaux, ont été rompus ou troublés, et combien de cliastcs épouses déshonorées par cet ordre des conditious toujours en contradiction avec celui de la nature ' Combien d'autres unions

bisarres formées par l'intérêt et désavouées par l'amour et par la raison ! Combien même d'époux honnêtes et vertueux font mutuellement leur supplice pour avoir été mal assortis! Combien de jeunes et malheureuses victimes de l'avarice de leurs parens, se plongent dans le vice, ou passent leurs tristes jours dans les larmes , et gémissent dans des liens indissolubles que le cœur repoHsse , et que l'or seul a formés! Heureuses quelquefois celles que leur courage et leur vertu même arrachent à la vie, avant qu'une violence barbare les force à la passer dans le crime ©u dans le désespoir. Pardonnez -le moi, père et mère à jamais déplorables : j'aigris a regret vos douleurs ; mais puissent-elles servir d'exemple éternel et terrible à quiconque ose , au nom même de la nature , violer le plus sacré de ses droits!

Si je n'ai parlé que de ces noeuds mal formés , qui sont l'ouvrage de notre police, pense-t-on que ceux oii l'amour et la sympathie ont présidé soient eux-mêmes exempts d'inconvéniens ? Que seroit-ce si jentreprenois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, et jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on «'ose plus écouter la nature qu'après avoir con-

KO TES

»all*J la forlunr, et où le désordre civil COnfon-i ■ l.iiit le* rertna el le» vices , la continence devient une précaution cri min, elle, et le refus de donner I in semblable , uu acte d'humanité ?

Mais sai.i déchirer le voile qui couvre tant d'hor- Qtons-n >ib d'indiquer le mal auquel

. dotTcnt apporter le remède.

vja vu .i,.jute à tout cela cette quantité de métiei t le» j.inr» on dé-

tminent, tel» que ion! les travaux dei mine» , 1rs diverses préparation» de» métaux , des minéraux. , surtout du plomb , du Mivrt « du mercure, du cobalt, de l'arsenic, du realgal ; ces autres matier» périlleux qui < "ù- I ■ quautité d'ouvriers, lei MU couvreur», d'ai.tre» . Iiarp.nl i ■■ r> , d autres inaçans , d autre» travaillant aux (arriéres; qu'on réuni i >us ces objets, et l'on

pourra \oir daus l'établissement et la perle, lion

. . laisous de la diminution de l'e»bserree par plu» d'un philosophe.

Le luxe, impoj i Ile a prévenir riiez des hommes avides dr leur» propres: commodité* el delà considération de» aulies, achève bientôt le mal que

ml i lurnee , et s«us prétexte de

faire \ivre h» pauvres qu'il n'eut pas fallu faire, mxrit tout le reste, et dépeuple l'état tôt ou tard.

Le luxe est un remède beaucoup pire que le

, .1 prétend guérix; <ju plutôt il est lui-

i. pire d> lOW les iiiiiiix, dans quelque

état j^riil .u | i-;.l que <e puisse cire, et qui

pour nourrir de» foule» de valets el de misera-

gu'il a faits, accable et ruine le laboureur

et le citoyen : semblable à ces vent» brulans du

uudt, qui» couvriat l'uerbç et la \cdurt- d'iu -

secte».

sortes d«!vornns, ôtent la subsistance aux animaut utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

De la société et du luxe qu'elle engendre , naissent les arts libéraux et mécaniques, le commerce, les lettres, et toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent et perdent les états. La raison de ce dépérissement est très-simple. Il est aisé de voir que par sa nr.ture l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts, parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes , le prix en doit éjrc proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer »ette règle , qu'en génera1 les arts sont lucratifs en raison inver;e de leur utilité, et que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par ou l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie et de l'effet réel qui résulte do ses progrès.

Telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie et les ïirts s'étendent et fleurissent, le cultivateur méprisé , chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe , et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les iciix stupides du peuple, plus il faudroit gémir de voiries campagnes abandonnées , les terres eu friche , les grands chemins inondés

de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, et destiné! à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'état s'enrichissent 4'un côté, s'affoiMit et se dépeuple de

l'autre , et que les plus puissantes monarchies , après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, et qui s enrichissent et s'affoiblissent à leur tour, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies et détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui, durant tant de siècles , ont inondé l'Europe , l'Asie et l'Afrique. Etoit-ce à l'industrie de leurs arts, à la sagesse de leurs lois, à l'excellence de leur police , qu'ils dévoient cette prodigieuse population ? Que nos savans veuilleut bien nuis dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ce* hommes féroces et brutaux, sans lumières, sans frein, sans éducation, ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque instant , pour se disputer leur pâture ou leur chasse? Qu'ils nous expl quent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si bc.le discipline militaire, dp si beaux codes, et de si sages lois? Enfin pourquoi, depui* que la société s'est perfectionnée dans les pay* du nord , et qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels, et l'art de vivre agréablement et paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois ? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grand»» choses, savoir, les arts, les sciences et les lois, ont été très -sagement inventées par les hommes comme une peste salu-

taire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce, de peur ^ue.

KO TE S. 2o'*

»* men^e, qui nous est destiné, ne devînt à la fin trop petit pour ses habitans.

' Quoi donc! fanf-il détruire les sociétés, anéantir le tien et Te mien , et retourner vivre dans les forêts avee les ours? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime antant prévenir lue de leur laisser la honte de la tirer. O vous , a qui la voix céleste ne s"est point fait entendre, et cm ne reconnoissez pour votre espèce d'autre destination qoe d'achever en paix cette courte v»e;vons qui pouvez laisser au milieu des villes Ws <"nes'es acquisitions, vos esprits inquiets, ^os ccrnrs corrompus et vos désirs effrénés, reprenez , puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence; allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses rites. Quant aux hommes semblables à moi , dont les passions ont détruit pour toujours l'orim'nelle simplirité, qtaine peuvent plus se nourrir d'herbe eJ de glands , ni se passer de lois et de chefs ; eeax qui furent honorés dans leur premier pèrs de leçons surnaturelles; ceux qui verront dans 1 intention de donner d'abord aux actions humâmes une moralité qu'elles n'eussent de longtemps acquise, la raison d'un précepte indifférent par luimême et inexplicable dans tout antre ivstème; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appela tout le genre-humain aux lum'eres et au bonheur des célestes intellirence-s ; tous crus-là tacheront, par l'exercice acs vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoitre, à mériter le prix éternel

qu'ils en doivent atiendre; ils respecteront \<A iacrés liens des sociétés dont ils sotit Kîî

membres; ils aimeront leurs semblables et \et serviront «î<* tout leur pouvoir, ils obéiront scrupuleusement aux lois , et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres; ils honoreront sur- tout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou palLer cette foule d'abus et «le innnv. toujours prêts à nous accabler; ils animeront le zèle de ces dignes chefs , en cur montrant sans crainte et sans Hatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leur devoir; mais ils n'eu mépriseront pas moins une constitution, qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de taut de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, n lissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Page -9. (Note 10. *) Parmi les hommes qne nous connoissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs , les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de long cheveux , les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout \elus, les autres n'ont pas même de barbe; il y a eu et il y a peut-être encore des nationsd'hommes d'une taille gigantesque : et laissant à part la fable de. pygmées, qui peut bien n"etre qu'une exagération, on sait que les Lapons et sur-tout les Grocnlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupède"! • et sans ajouter une foi aveu;le aux relations d'Hérodote et de Ctésias , on en peut du moins tirer cette opinion très- vraisemblalde , que si Ton

avoit pu faire de bonnes observations daus ces temps anciens ou les peuples

KO TES

divers suivoient des manières de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit aussi remarque, dans la figure et l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits , dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, et qui ignorent les pnissans effets de la diversité des climats, de l'air, des alimens, de la manière de vivre, des habitudes en général, et sur-tout la force étonnante des mêmes causes , quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les voyages et les conquêtes , réunissent davantage les peuples divers, et que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquents communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, et par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs et blonds décrits parles historiens latins , quoique le temps joint au mélange des Francs et des Normands, lianes et blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôteï à l'influence du climat, dans la constitution naturelle et le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire et ont produit en effet dans l'espèce linmaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à

cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que «es animaux ne parloient pas , ne seroient poinf; en effet de véritables hommes sauvages, dont fc,

JOl ES.

race dispersi tient dam les bois n'arait

eu oi-ta.. ■■:. de développe! .m. un,- de ses facultés virtuelles , n avoit acqçtts aucun degré de perfection, <'i se iroavoil encore dans l'état primitif il.- nature. L). muons uu exemple- de ce <i"<" je \cux dire

On tr'.uvc, dit le traducteur de l'histoire . de • I te de Congo .

, tiu <!<• cei grands animaux qu'on nomme •" . ou4«nfs aux Indes oriental ■■ sjui tiennent ^ » >mme \e milieu enti humaine et

. 1rs babouin*. i; 'i»c dans I

m se ii uniii- » l>r. n

« l nomme , mais

« «le t>rt liauti taille. à,V«C un \ . . ;• i.uni.u'li , , ils ■•ut 1rs \f ■ -» Lctirs "

. 1 n. etu oreiLJes mol sans poil, à

. l'exception «Ir* iporcilt qu'ils ont f'»rt 1 >u ;>.

t bl r.-,u- <! i

. 1< •- pas fort épais, et s.-, couleur

. est brune, Enfin . I* •< j.ii les dis-

m tin;ne des h Mii.n -s <• t i, j.uul.r qu i!» <>nt sans droit*, en *« tenant dr

. la main le poil da Cpa; leur retraite i- .t dan*

. les bois ; ils don

« une etpèi •• rlr t >it qui .'. ... i . cou • n de la

« pluie. Leurs ...

„ aoix ia. i eut de ckair.

• est d'y allumer des feux pendant la nuit, ils

- remarquent que le m.ttin, a leur départ, lcï

■ poagna prennent leur place autour da l'eu, et

p ne se retircut pas qu'il u« soit éteint, car,

trrt hr-artromp d'adresse, ils n'ont point asser «le- sens- pour l'entretenir en y apportant du fois •".

- lia marchent quelquefois en troupes et tncn? les iiigres qui traversent les forêts. Ils tombent. «fine sur 1rs élépb.-ns otii viennent paitre dans 1rs li"m «jir'rrs kiritent. et les incommodent si fort à eonps tic poing ou de bâtons, qu'il» 1rs l'ocrent à prendre la fnite en poussant des en.<- On aé prend jamais de pnngos en vie, parce on'iK sont si robustes que dix hommes ae suffiroi'nt pas pour les arrêter; mais les terres en prennent quantité de jeunes après. ivnîr lut fa mère , au rorps de laquelle le petit s'attache fortement. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres

couvrent soh corps d'un saïas de branches ou de feuillages. bnrebass ajente que dans '.es conversations qu'il avoit erres avec Eatîel , il avoit appri's de lui-même (ju'nn Ft-r.gos lui enleva un petit nègre qui pajsa un mois entier dans la société de ces îttfrTJaax : car ils ne font aucun nia! aux nommes qn'ils surprennent, iln moins lorsque ceux-ci r.e les regardent point, comme le petit nègre Yixr.il observé. Batte) n'a point décrit la seconde espèce de monstre *.

„ Dapper confirme que le royaume de Congo est plein de ces animaux qui portent aux Inde? Te nom d'orangs-otiK.ngs , c'est-à-dire, habitans rîes bois , rt que les Africains nomment qnojasmorros. Cette bête, dit-il, est si semblable à î'bomme , qu'il est tombé dans l'esprit à quelques voyageurs qu'elle pouvoit être sortie d'une femme et d un singe : chimère que le:, nègres mime rejettent. Un de ces animaux fut transporte de Congo en Hollande el pire»

« sente an prince «l'Orange FréJcric-Hcnri. Il « étoit Je la Lauteur d'un enfant de trois ans et . d'un embonpoint médiocre, niais quarré et bÏPn « proportionne , fort agile et fort vif; les jambes » charnues et robustes, tout le devant «lu corps . nud, mais le derrière couvert de poïll noirs. , A la première vue , son visage ressembloit à « celui d'un homme , mais il avoit le nez plat et . recourbé; ses oreilles étoient aussi celles de « l'espèce humaine; son sein, car c'étoit sne » femelle, étoit potelé, son nombril enfonr • , « ses épaules fort bien jointes, ses mains divi- « sées en doigts et en pouces, ses mollets et s^s . talons gras et charnus. 11 marchoit souvent „ droit sur ses jambes, il étoit capaMe de lever . et porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il , vouloit boire, il prenoit d'une :nain le COU- « vercle dn pot, et te-

noit le fond de l'autre. . Ensuite il sY»siiyoit gracieusement les lèvre; . Il se coueboit pour dormir, la tète sur on „ coussin , se couvrant avec tant d'adresse qu'on « l'auroit pris pour un homme au lit. Les nègre» a font d'étranges récits de cet animal Ils assu- . rent, non-seulement qu'il force les femmes et , les filles, mais qu'il ose attaquer de* hommes . armés; en un mot, il y a beaucoup d'appn- - renc* que c'est le satyre des anciens. Merolla « ne parle peut-être que de ces animaux . , qu'il raconte que les nègres prennent quil- « qiufois dans leurs chasses des hommes et de> . femmes sauvages ".

Il est encore parlé de ces espèces d'animaux; antropoformes dans le troisième l >me de la même lustoire des Voyages, sous le nom de Beggos et de Mamli dis ; mais pour nous eu tenir aux relations précédentes, on trouve dans la description

de Ces prétendus monstres des conformités frappantes avec î'espèce humaine, et des différences moindres que celles qu'oc pourront assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser anx animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que\j£st à cause de leur stupidité, et aussi parce qu'ils ne parloient pas : raisons foihles pour ceux qui savent que, quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme , la parole elle-même ne lui est pourt nt pas naturelle, et qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de on état originel. Le petit nombre de lignes qne contiennent ces descriptions nous pent f;ure juger combien ces animaux ont été mal observés et avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres , et cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit, Battel

dit qne les pongos tuent les nègres qui tr.-iversent les forêts: dans tin autre, Purcbass ajoute qu'ils ne font aucun mal , même quand ils les surprennent; du moins lorsque les nègres ne s'attachent pas à les regarder. Les pongos s'assemblent autour des feux allumés par les nègres , quand ceux-ci se retirent, et se retirent à leur tour quand le feri est éteint; voilà ie fait, voici maintenant le commentaire de l'observateur; car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez dé: sens pour l'entretenir en y apportant du bois. Je vondrois deviner comment Batiel ou Purchsss son «ompilateur a pu savoir que la retraite des pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur Tolonté. Dans un climat tel que Loango , le fe« n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux.,,

t si les nègres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bètes féroce; il est donc très-simple qu'après avoir été qmlque temps réjouis par la llarume , ou s'être bien réchauffés , les pongos s'eunuient de rester toujours a la même place, et s'en aillent à leur pâture , qui demande plus de temps q:ic s'ils mangeoient de la chair. D'aillcurj, on sa i t que la plupart des animaux , sans en excepter l'homme, smt naturellement paresseux, et qu'ils se refu- ; ! a l nili's sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue iiéccjsité. F.uliu , il partit fort étrange que les pongos dont on \ante l'adresse et la force, les pongos qui savent enterrer leur., m .rli et se faire des toits de branchage» , ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette racine manœuvre qu'un ne veut pas que les pongos puissent faire : il c*t vrai que mes idées n'étant pas alors t > ornées de ce c«té , je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, je négligeai d'examiner $i l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d imiter 1 action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est

bien démontré que le singe n'est pas une variété de 1 homme; non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parce qu'on est sûr que son espèce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère s] de l'espèce humaine. F.xpé ienres qui ne paroissent pas avoir éé faites sur ie pongos et l'orangoutang avec assez de soiu pour eu pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un ni. yen par lequel, si Torang-outaug ou d'uuhes «Soient de l'espèce humaine, les o!>scrvatcurs les j>ius gro^iers pourraient s'en assurer m;me avec

notes. *>3g

«Ii'monstralîon ; mais outre qu'une seule génération ne suftîroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour irnpratiraîile , parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai , avant que l'épreuve qui devroit constater le fait pût être tentée innocemment.

Les jisgemens précipités, et qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à l"nner dans l'cxeès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous les noms àe pongos , de mandrills , d'orang-outang, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de Satyres, de Faunes, de Silvains , les anciens faisoient des divinités. Peut-être, .'iprèj des recherches plus exactes, tror,vera-t-on •me c«e ne sont ni des Lei.es ni des dieux, mais • l'es hommes. En attendant, il me paroit qu'il y a Lien autant de r . ison de s'en rapporter là dessus à Merolla , religieux lettré , témoin oculaire, et qui, avec toute sa naïveté, ne îaissoit] as d*t tre honime d'esprit , qu'au marchand Batte! j a 1». pper , à Purchass et aux autres compilateurs .

Quel Jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs sur l'enfant trouvé en 1694» dont J'ai parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raison , marchoit sur ses pieds et sur ses runins , n'avoit aucun langage et formoit des jnns qui ne ressemMoieat en rien à ceux d'un nomme. Il fut long-temps, continue le même philosophe qui me fournit ce fait , avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il pût parler , 011 l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'ea souvint non plus qne nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé an berceau. Si malhenreur.e- Âent pour lui cet enfant fût tombé dan? les mains

aqp sotes.

de nos vnyastenr» , on ne peut dontér qn*«pre.< renurijui1 son ilence et sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois on de l'enfermer dans une ménagerie; après qiMi" .!s en anroient savamment p.irlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuse qui ressembloit assez à l'homme.

Depuis trois ou quatre cents an» que les habile l'Kurope inondent le< autres parties du momie, et publient sans cesse de nouveaux reçu ils lie voyages et de relations , je suis persuadé que uons ne connoissons d'hommes que les seuls européens; encore paroit-il , aux préjugés ridicule» qui ne ont pris éteints , même parmi les gens de lettres; que chacun ne fait guères sous le n'im pompeux d'étude de l'homme que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau • lier et venir, il semble que la philosophie ne • p-.int : aussi celle de iliaque peuple estrlle peu propre pour un autre. I.a cause d'

nifrsie, au uiii pour les contrées éloignée» • rcs que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les matins, les marchands, les soldats et les missionnaires; or, on ne doit guéres s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs , et quanta ceux de la quatrième, occupés de la \ oi-.ttion sublime i]u, les appelle , qu.nd ils ne seroirnt pas sujets a des pre i oui me tous les antres , on doit croire qu'ils ne se lureroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pare curiosité, et qui le» detourneroient des trau plus iiuportans auxqurl, il ?e destineut. D'ailleurs, pour piêrhir utilement l'évangile , il ne faut que du ié e , et Dieu donn« 1< rcte mais poui étudier le» honioicj, il faut

dei

NOTES. 2q.I

des taîens qne Dieu ne s'engage à donner à personne, eï qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre p;.s un livre de voyages où j'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tnnt décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savoit déjà, n'ont su ajrperçevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour v>ir, ont presque toujours échappé aux leurs. De ïâ est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque , que les hommes sont par-tout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices , il est assez inutile de chereber à caractériser les différeus peuples ; ce qui est à-peu-pre* aussi bien rai~ sonn«£ que si l'on disoit qu'on ne sauroit distin-

guer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un nez , une bnuebe et des yeux.

Ne verra-t-on jamais, renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêloient point de philosopher, mais o'u les Platous, les Thaïes et les Pithagores , épris d'un ardent désir de savoir, entreprenoieut les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et alloient au loin secouer le j'Jug des préjugés nationaux , apprendre à connoitre les hommes par leurs conformités et par leurs différences , et acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un siccle ou d'un pays exclusivement, m-n's qui clant de tous les temps et de tous les lieux, sont pour ainsi dire , la science commune des sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui yat fait ou fait faire à grands frais des voyages

«n Orient avec des savans et des peintres, porif y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des inscriptions; mais j'ai peine à concevoir comment dans un siècle où l'on se pique de belles tonnoîssances , il ne se trouve pas deux hommes tien unis, riihcs, l'un en argent, l'autre en génie , tons deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus <!c <on bien et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une lois les hommes et les mienrs, et qui, après tant à mesurer et considérer la maison , s'avisent enfin d'en vouloir conuoitre les ha : ilant'.

Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridionales de r\mérique, avoient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes. Cependant, <

ômme ils étoîent à la fois l'un et l'autre , on ne peut regarder comme tout-à-fait inconnues les >ni <;ui ont été vues et décrites par les la Condamine et les Maupertui;. Le joaillier Chardin . qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne ur.e idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A tes relations prés , nous ne Connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par dis européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs tètes. L'Afrique entière et ses nombreux habitans, aussi si guliers par leur caractère que par leur couleur , sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms, rt nous nous melons déjuger le genre -humain. I

Supposotts un Montesquieu , un Buffon , un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Gondillae, ou des hommes de cette trempe voyageant pour instruire leurs compatriotes , observaut et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, les pays des Çafires, l'intérienr de l'Afrique et ses côtes orientales, les Malnbares , le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava , la Chine, la Tavtarie, et sur-tout le Japon : puis dans l'autre hémisphère le Mexique, le Pérou, le Chili, les terres Magellaniques, sans oublier les Patagons, vrais ou faux, le Tucuman , le Paraguai , s'il étoit possible , le Brésil,, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages ; voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin : supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, lissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auroient vu , nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume , et nous apprendrions ainsi à cou-

noitre le nôtre : je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Page 80. (ATo*e 11.*) Cela me paroit de Ta dernière évidence, et je ne saurois concevoir d'où nos philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent « l'homme naturel. Ex.-

ccpté le senl nécessaire physique , qne la natnre même demande . Unu no» antres besoins ne sont tels qne par l'habitude, a\ant laquelle ils r:'étoient point des besoins, ou par no» désirs, et Ton ne désire point te qu'on n*est pas en état de connoitre. I>'"ii il snit qne l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il eonnoit , et ne noissant que .elles dont la po-s*>rsion e»t ru I n \r , ou facile à acquérir , rien ue doit « tre* si tranquille qne son auie et rien si Loruc que son esprit.

Page 8~. (T^'ote n.*) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke , une objection qui me partit trop spécieuse, pour qu'il me soit permis de la dissimuler. « La fin de la société entre le « mâle et la femelle, dit ce philosophe , n'étant . pas simplement de procréer , mais de conti- „ nuer l'espèce, cette société doit durer même . après la procréation, du moins aussi long-temps ■ qu'il est nécessaire pour 1 nourriture et la « conservation des procréés ; c'est-à-dire , jusqu'à. „ ce qu'ils soient capables de pourvoir eux- « mêmes à leurs besoins. Cette règle , qne la • sagesse infinie du Créateur a établie sur les _ œuvres de ses mains , nous voyons que les m créatures inférieures à l'homme l'observent . constamment et avec exactitude. Dans ces ani- . maux qni vivent d'herbe,

la société entre le „ mâle et la femelle ne dure pas plus long-temps „ que chaque acte de copulation , parce que les . mamelles de la mère étant suffisantes pour . nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils soient ca- . pables de paitre l'herbe , le mâle se content.» : i^endrer. rt il ne se mêle plus après cela « de 1j femelle ni des petits, à la subsistance

desquels il ne peut rien contribuer. Mais .tu regard des bêtes de proie , la société dure plus long-temps , à cause que la mère ne pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance propre et nourrir en même temps ses petits par sa seule proie, qui est une voie de se nourrir et plus laborieuse et plus dangereuse que n'est celle de se nourrir d'herbe , l'assistance du mâle est tout-à-fait nécessaire pour le maintien de leur commune famille, si l'on peut user de ce terme, jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher quelque proie, qui ne sauroit subsister que par les soins du mâle et de la femelle. On remarque le même dans tous les oiseaux, si l'on excepte quelques oiseaux domestiques qui se trouvent dans des lieux oîi la continuelle abondance de nourriture exemple le mâle du soin de nourrir les petits; on voit que pendant que les petits dans leur uid out besoin d'alimens , le mâle et la femelle y en portent, jusqu'à ce que ces petits-là puissent voler et pourvoir à leur subsistance.

« Et eu cela , à mon avis , consiste la principale , si ce n'est la seule raison pourquoi le mâle et la femelle dans le genre-humain sont obligé* à une société plus longue que n'entretiennent les autres créatures. Cette raison est que la femme est capable de concevoir, et est pour l'ordinaire de rechef grosse et fait un. nouvel enfant, long-temps avant que le précédent soit hors d'état de se passer du secours de ses parens , et puisse lui-même pourvoir

à ses besoins. Ainsi un père étant obligé de prendre soin de ceux qu'il a engendrés, et de prendre ce soin là pendant long-temps , il est aussi dans l'obligation de continuer à vivre X*

3T OTES.

, dans la société conjugale avec la même femme « de oui il les a eus, et de demeurer dans cette « société beaucoup plus long-temps que les au- « très créatures , dont les petits pouvant sub- « sister d'eux-mêmes avant que le temps d'une « nouvelle pr création vienne , le lien du mâle et « de la femelle se rompt de lui-même . et l'un . et 1. ntrr se trouvent dans une pleine liberté, . jusqu'à ce que cette saison qui a coutume de « solliciter les animaux à se joindre ensemble, . le< obligea se rhoisir de nouvelles compagnes. « F.t ici l'on ne satrrort admire* assez la Is . du Créateur, qui, ayant donné à l'homme des . qualités propres pour pourvoir à l'avenir aussi . Lien qu'a h prisent, a voulu et a fait en sorte « que la société de l'homme durât ,'ieaucoup « pli. s long-temps que celle du mite et de la » femelle parmi les antres créatures , afin que « par-là l'inù st ie de lli >mme et fie la femme esc tée , et que lenrs intér-ts fussent « mieux pois . dnm la vnc de faire des provins pour leurs enfans et de leur laisser du . bien : rien ne pouvant être plus préjudiciable . à des eafatu qu'une conjonction incertaine et j c , "n une dissolution facile et fréquente « de la société conjugale *.

Le même amour de la vérité qni m'a fait exposer sincèrement cette objection , m'excite à raccompagner de quelques remarques , sinon pour la résoudre , au moins pour l'éclaircir.

i. J'observerai u abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matière de physique, et qu'elles servent plntôt à

Tendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. <>r , tel est le genre de prernre i Locke emploie dans le passage que fe

viens de rapporter; car quoiqu'il puisse cire avan- '.- _' 11 x à 1 espèce humaine que l'union de 1 homme et de la femme soit permanente , il ne s'ensuit V?s que cela ait été ainsi étaMi par la nature; autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la société civ;le, les arts, le commerce et tout ce qn'on prétend être utile aux hommes.

a. J'ignore où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la société du mâle et de la femelle dure plus long-temps que parm. ceux qui vivent d herbe , et que l'un aide à l'autre à nourrir les petits; car ou ne voit pas que le chien, le chat, l'ours, ni le loup reconnais: eut leur femelle mieux que le cheval , le bélier, le taureau, le cerf, ni tous les autres animaux quadrupèdes ne reconnoissent la leur. 11 seuaMr ». au contraire, que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver se£ petits, ce seroit sur tout dans les espèces qiù ne vivent que d'herbes , parce qu'il faut fort long-temps à la mère pour paitre, et que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée , au lieu que la proie d'ane ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, et qu'elle a,san. souffrir la faim, plus de temps pour allaiter ses petits. Oc raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de inamelles et de petits qui distingue les espèces carnassières des frugivores , et dont j'ai parlé dans la note 8. Si cette observation est juste et générale , la femme n ayant que deux mamelles , et ne faisant guère qu'un enfant à la fois , voilà une forte raison de plus pour douter que l'espèce humaine soit naturellement carnassière ; de sorte qu'il semble que, pour tirer

la conclusion de Locke, il fauéioit retourner tout-à-t'ait sou raisonaement. 11

n'y a pas pins de solidité dans la mime distinction appliquée aux oiseaux. Car qui pourra se persuader que l'union du mâle et de la femelle joit plus durable parmi les vautours et les corbeaux que parmi les tourterelles.' Nous avous deux espèces d'oiseaux, domestiques, la canne rt le pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires an système de cet tuteur. Le pigeon, qui ne vit que de grain, reste uni h sa femelle, et ils nourrissent leurs petits err commun. Le canard , dont la voracité est connue r ne reconnoit ni sa femelle, ni ses petits, et n'aide en rien à leur subsistance ; et parmi les poules , espèce qui n'est guère moins carnassière, on ne voit pas que le coq se mette aucunement ttn p-eiiie de la couvée. (Jue si dans d'autres espèces le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits , c est que les oiseaux , qui d'abord ne peuvent voler et que la mère ne peut allaiter, sont beaucoup moins en état de sa passer de l'assistance du père que les quadrupèdes , à qni suffit la mamelle de la mère , au moins durant quelque temps.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke : car pour savoir , si comme il le prétend , dans le pur état de nature la femme est pour l'ordinaire de rechef grosse et fait un nouv el enfant longtemps avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites et que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari et de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse, qu'il est bien difficile de croir*. que la rencontre fortuite ou la seule impuleiou

notes. a4ç)

«tu tempérament produisit des effets aussi fréquens (tans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribuemit reut-être à rendre les enfans plus robustes , et qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir , prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en anroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfans; il y a Lien des raisons de croire que leurs forces et leurs organes se développent plus tard parmi nous qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des parens, les soins qu'on prend d'envelopper et gêner tous leurs membres , la mollesse dans laque le ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mère, tout contrarie et retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention , tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs force» corporelles , peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si au lieu de surcharger et fatiguer d'abord leurs esprits de mille manières , on laissoit exercer leurs cerps aux ruouvemens continuels que la nature semble leur demander, il est à cro're qu'ils seloientbeaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, et de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin , !YJ. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans llinmme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un. enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement et pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est in- «iiiiwwuia à l'homme pendant ces. neuf mois, ii

r.icme elle lui devient inconnue, pourquoi ?a sr. mrrer.i-t-il ;iprès 1 accouchement ? Pourquoi lui jtidera-1-il a élever uu enfant qu'il ne sait pa.t seulement lui appartenir, et <lont il n'a résoin ni prévu la naissante? M. Locke suppose évidemment ce qui est en question . car il ne s'a;_it pal de savoir pourquoi lli<>mm • demeurera attaché a la femme après l'accouchement , niais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a pins besoin de li lie femme , ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pis le inoindre souci ni pent être la moindre i.lee des suites de son action L'un s'en va il un e.'.té. l'autre d'un autre, et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espèce de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération , e\iu'r, comme je le prouve dans le texte, plus de prouirc ■ u de corruption dans l'entendement humain, qu '-n ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une antre femme peut donc contenter les nouveaux désirs de l'homme au'<i commodément que celle qu'il a déjà con« nue, et un autre homme contenter de même la femme , -nppué qu'elle soit pressée dn inéme appétit pendant l'état de grossesse , de quoi 1 on peut raisonnablement douter. (Jue si dans 1 état de nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'entant, l'obstacle à sa société avec Thomme en devient encre beaucoup plus ^rand , puisqu'alin elle lia phi-|.e>..ui ni de l'homme qui I. fi!rondée, ni damuti autre. Il nv a donc dan» 1 homme aucune rais>m de rechenher la même femme, ni dans la femme aucune raison de re-

chercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, et toute la dialectique de ce philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes et d'autres ont commise. Ils a\ oient à expliquer un fait de l'état de nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, et où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à coté de tel homme , ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres , ce qui est bien pis ; et ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siècles de la société, c'està-dire , de ces temps où les hommes ont toujours une raison Je demeurer près les uns des autres, et où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme on de telle femme.

Page 88. (Noie i3. *) Je me garderai bien de m 'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faiTe sur les avantages etles inconvéniens de cette institution des langues : ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, et le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. Nec quidquam felicilali humant generis décéder et , si, puisa lot linguarum. pesU et confusione, unam arlem callerenl mortelles , et signis, molibus geslibusque licilum foret quidvis explicare. Nunc verb ita comparalum est, ut animalium quœ vulgp brûla credunlur , melior longé ijuarn nostra hâc in parte videalur condilio , ulpolb tjuœ promptihs et forsan feliciiis , sensus et cogitations suas sine interprète significent , quant ulli queant mçrlales , praaertim si ptregrina utan*

t:tr sermone. Is. Vossius, de Poëniat. Cant. ex viribus Rythmi, p. 60.

Page rfi. (y'ote i4 *) Platon montrant com- Lien les idées de la quantité discrète et de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts , se moque arec raison des auteurs de son temps qui prétendoient que Palamède avoit inventé les ■ nombres au sié°e de Troyc, comme si , dit ce philosophe, A°aiuemnon eût pn ignorer jusqueslà combien il avoit de jambes? En effet, on sent l'impossibilité que la société et les arts fussent parvenus oii ils étoient déjà du temps du rie Trove, sans que les hommes eussent l'usage îles nombres et du calcul; mais la nécessité «le connoilre les nombres avant qn d'acquérir il 'au très conn- 1 11 rend pas 1 invention plus

aisée a imaginer; les n«ms des nombres une (ois cannas , ii est ;.isé d'en expliquer le sens et d'exciter les idées qnc ces n>>ms représentent: mais pour les inventer il fallut, avant qne de concevoir ces nié airs idées, s'être pour ainsi dire familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exerce* a considérer les êtres par leur seule essence, et indépendamment de toute autre perception, abstraction tris-pénible, très-methaphvsique, très-peu naturelle, et sans laquelle repenti -i ni cet idées n'eussent jamais pu se transporter dune espèce oa d'un genre à un autre, ni les nombres devoir universels. En sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite et sa jambe > . rder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il eu a\oit deux; car autre chose est 'idée représentative qui nous peint un objet, et autre chose l'idée /îu-ûewque qui le détermine. Moins encore pou

-\oïl il

yoiî-il calculer jusqu'à cinq, et quoique appîi. quant ses mains l'une sur l'autre il eût pu remarquer que le* doigts je répundoient

exactement, il éloit bien loin Je songer à leur égalité numérique ; il ne savoit pas plus le compte de ses iloigts que de ses cheveux; et si , après lui avoir fait mtendre ce que c'est que nombres , quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'au* mains, i, eût peut-être été fort surpris, en les comparai! t, de trouver que cela étoit vrai.

Page 10?.. (JVbfe 1 5.*) Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même , deux passions irès différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment »aturel qui porte tout animal à veiller à si propre conservation , et qui , dirigé dans l'inmme par la raison et modifié par la pitié, produit 1 humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'as sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porie chaque individu à faire plus de c^s de soi que de tout autre , qui inspire aux ho urnes tous les maux qu'ils se font mutuelle.ueot, et qui est li véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je disque dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'aluoiir-propre n'existe pas; car chaque homme ea f artieulier se regardant lui-même cmme le seul »uectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt a lui , comme le seul juge de son propre mérite , il u'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de fairç , puisse germer dans son ame : par la même raison cet homme ne sauroit avoir ni haine ni désir de rengeance , passions qui ne peuvent naîtra g me

NOTr.S.

de l'opiniou de quelque offense re<.ne, et commt e'est le mépris ou l'intention île nuire et noa le rai qui constitue l'oaToatt),

Jes 1: .mises qui .ir .«•vent ni l'tpprécte* ni se comparer, peuvent se f ire beaucoup de violences Mutuelles, qi.u.id il leur en rr\ ieni quelque avantage , saris jamais s'offenser réciproquement. En un mot , chaque homme

.litres ses semblables que coi verro'tdes animaux «l'une autre espère, peut r\ vir la proie au plus Eaîhltl ou cciicr la sienue au plus fort, sans envisager ces rapines que cornu e des événemens naturels, sans le moindre mouvement il'insoleme ou de dépit, et sans autre passion que la douleur ou la joie d'un bon ou niauvtis succès.

P || i 3 S . (Piote 16. *) C'est une chose extrêmement remarquai le, que depuis tant d'années que les européens se tourmentent pour amener les sauvages des diverses contrées du monde à leur manière de vivre , ils n'aient pas pu encore en pagner un seul , non pes ror^me à la faveur lu christianisme; car uos missionnaires en font quelquefois des chrétiens, mais jamais des houin.es ••». Rien ne peut surmonter linvincil. le répugnance qu'ils ont à prendre nos merurs et vivre à n<<tre manière. Si • es pauvres sauvages iout tutti mtlbeureux qu'on e prétend, pnr quelle îi cevahle dépravation de jugement refusent- i'i nment de se policcrâ notre imitation, on d'apprendre a Mvrc heureux parmi nouj; t qu'on lit en mille endroits que de* Françoil ec d'autres européens se sont réfugie» vuijnldireaient parmi ces cations, y ont passé leur vie entière sacs pouvoir plus quitter une si étrange manière Je vivre, et qu'on voit niécue des Utittiom

:s 0 I ES. 231)

aensés regretter avec attendrissement 'es jour» calmes et innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés ? Si l'on ré-

pond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sainement de leur état et du notre, je tépliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs , cette réponse peut se rétorquer «ontre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idée, à la disposition d'esprit uù i) faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre , que des idées des sauvages à ce'les qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet , après quelques observations, il leur est aisé de voir qu« tous nu» travaux se dirigent sur deux seuls objet! 9 savoir, pour soi les commodités de la vie, et ii c >isidch-ation parmi les autres. Maio le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pèche , un à souffler dans une mauvaise ri îi te , sans jamais savoir en tirer un seul ton et sans se soacser de l'apprendre?

On a plusieurs fois amené des sauvages i Pans , à Londres , et dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler notre luxe , nos richesses, et tous nos arts les plus utiles et les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration slupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entre autres <'e l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre, il y a nne trentaine d'années. (,)n lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelmie présent qui pui lui plaire, sans qu'où if jiuvit rien dont il pai »l se soucier. Nos armes lui it&iblcieat lourdes e; iacommodei, nos soulier 1

a56 >r otes.

ui hienoient le» pieds, nos h * b i U le gerioien', 'I rafcatoit tout; erfn on s'appercut qu'ayant pris u:.e couverture àt I- -nr , il

seinbloit prendre plaisir à s'en encel^pjer les épaules ; von* conviendrez , au mur. , lui du-*n aussi-lot , «le l'utilité de ce meuliie ? liai, répondit-il, cela «ne raroit prenne acssi 1 un qu'une peau de rtéte Encore n'eût- il i a.- dit cela , s'il cùtpoité l'une et l'autre à U pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui , attachant cbacun à sa manière de vivre , empêche les sauvées Je sentir te qu'il y a de Ion dans la notre : et sur ce pied là, il doit paruilre au moins fWt extraordinaire que l'harilude ait pins de force pour maintenir les sautâmes dans le goût de leur misère , que les européen» dans la jouissante de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à 1.. quelle il n'y ait pas un mot à répliquer, sans alléguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de civiliser; sans parler des Grornlandois et des habitans de l'Islande, qu'on a tenté d'élever et nourrir en Danemarck , et que la tristesse et le désespoir ont tous fait périr, soit de langieur, soitdansla mer où il* avaient tente de regagner leur pay» à la nage , je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, et que je donne à examiner aux admirateurs de la police européenne.

• Tons les efforts des missionnaires hdlan-

• dois du cap de Bonne-F.spérance n'ont jamais « été capables de convertir un srul 11 .ttentot. « \ an der Stel , gouverneur du cap , en ayaut ■m pria un dès l'enfance, le fil élupr dais Ipj

• principes de la religion chrétienne, et dans . la pratique des usages de l'Earope. Ou)*,

« Tétit richement; on lui fit apprendre plusieur» * langues , et ses progrès répondirent fort bien « aux soins qu'on prit pour son éducation. Le « gouverneur espérant beaucoup de son esprit, « l'envoya aux Indes avec un commissaire-p,é- « néral qui l'employa utilement aux affaires de « la compagnie. 11 revint au cap après la mort « du commissaire. Peu de jour» après son reè tour, dans une visite qu'il rendit à quelque* . Hottentots de ses parens > il prit le parti de « «e dépouiller de «a parure européenne pouf « se revêtir d'une peau de) rebis. Il retourna au

• fort, dan» ce nouvel ajustement, chargé d'un - paquet qui contenoit ses anciens habits, et

• les présentant au gouverneur, il lui tint ce dis- « cours (*). jiyet la bonté, Monsieur, de faire. . attention que je renonce pour toujours a cet ■m appareil Je renonce aussi pour toute ma vit m à la religion chrétienne, ma résolution est de

• vivre et mourir dans la religion, les manières

• et les usages de mes ancêtres. L'unique grâce « que je vous demande est de me laisser le collier . et le coutelas que je porte. Je les garderai pour

• l'amour de vous. Aussi tit, sans attendre la

• réponse de Van der Stel , il se déroba par U

• fuite, et jamais on ne le revit au tap ». Histoire des voyages , tome S , p. «;5.

Page 146. (Note 17. *) On pourroit m'objecter que , dans un pareil désordre, les hommes, • u lieu de s'entr'égorger opiniâtrement, se se-

(*) Voytx lt frontispice.

r A,>nt Hi<pp:,'4> , *"il n'y avoit point en de borOM à leur dispersion. Mais prponèrcnicïi t ces bornes eusseut au moinj été celles du monde, et si l'on pense à l'escessive population qui rérulte rie l'état de nature , on jugera que la terre dans cet état n'eût pas tardé à être couverte dhommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seroient dispersés, si le mal avait été rapide et quo c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissoient sous le joug : ils avaient l'habitude de le porter quand ils en sentoient l.i pesanteur, et ils se contenaient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin , déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés , 1j dispersion n'étoit plus si facile que dans le» premiers tems ou nul n'ayant besoin que de soi-même, chac-.in prenoitson parti isn* attendre le consentement d'un autre.

Ta-e i5o. (Note t8. *) Le maréchal de V" ror.toit <jne , dans «ne de ses campagnes, les excessives friponneries d'un entrepreneur des vivres ayant fait souffrir el murmurer l'armée, il 1« tança vertement et le menaça de le faire pendre. Celte menace ne me regarde pas, lui répondit hardiment le fripon, et je suis bien ai e de voua dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sais comment cela se fil, ajoutait naïvement le maréchal ; mais en effet il ne fut point pendu , quoiqu'il eût cent fois mérité ce l'être.

Page 17*. (Noie >9*) la Justice distribiitiv» s'opposeroit même ;i cette égalité rigoureuse de l'état de nature , quand elle seroi: praticable dan» la société civile; el comme tous 1<> membre» de

HOTES

l'état lui doivent des services proportionnés h leurs talens et à leurs forces, les citoyen» à leur tour doivent êtr« distingués et favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce stus qu'il faut entendre un passage d'Isocrate, dans lequel il loue l«s premiers Athéniens d'avoir bien su distingue^ quelle étoit la plus avantageuse dea deux sortes d'égalités, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment, et l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoute l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les inéchans et les gens de bien , s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense et punit chacun selon son mérite. Mais premièrement il n'a jamais existé de société , à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dan» laquelle on ne fît aucune différence des méchans et .les g? ns de bien; et Jans les m.tières de mœurs, où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au magistrat, c'est liès-sageinent que , pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion , elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mreurs aussi pure3 que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs , et de pareils tribunaux auroieut bientôt tout bouleversé parmi nous : c'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les médians et les gens de bien ; ie magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs , juge intègre et même éclairé sur ce point , qu'on abuse quelquefois , mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs de* citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite per*eanel , ce qui faroit laisser au magit-

ttat le moyen de faire une .rp1,Cal,on r"»*"* arbitraire de la loi; mai, ,ur le1 *erv,t" re'U qu',U rendent à létat, et qui ,oDt »«*"P««M" d'une eitimation plut exacte.

A MONSIEUR

PHILOPOLIS.

V ôus voulez , Monsieur , que je vous re'ponde , puisque vous me faites des questions. Il s'agit .d'ailleurs , d'un ouvrage de'dié à mes Concitoyens ; je dois , en le défendant, justifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laisse à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien et en mal , parce que l'un compense

i(Si J. J. Rousseau,

l'autre à-peu-près , que j'y prends peu d'intérêt , le public encore moins , et que tout cela ne fait rien a la recherche de la vérité. Je commence donc par le raisonnement que vous me proposez , comme essentiel à la question que j'ai tâché de résoudre.

L't'tat de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de l'homme et par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable , ce seroit donc vouloir qu'il ne fût point homme , et c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'éiever contre la société humaine. Permettez-moi , Monsieur , de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour , si je connoissois un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques savans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse , et l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte. Persuasion qui ne seroit peut-êue pas li

A M. Philopolis, ^65

difficile à produire qu'elle paroît au premier aspect ; car la raison, ce grar.d véhicule de toutes nos sottises , n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philosophes surtout et les gens sensés , pour secouer le joug des passions et goûter le précieux repos de l'âme , gagneroient à grands pas l'âge de Nestor et renonceroient volontiers aux désirs qu'on peut satisfaire , afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis qui , rougissant même de leur foiblesse , voudroient follement rester jeunes et heureux , au heu de vieillir pour être sages.

Supposons qu'un esprit singulier, bizarre , et pour tout dire , un homme à paradoxes, s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes , de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à force d'être raisonnable* ; et que s'il faut qu'ils soient vieux Ai jour, ils devroient tâcher au moins de

2^4 J. J. Rousseau,

l'être le plus tard qu'il seroit possU ble.

II ne faut pas demander si nos sophistes, craignant le décri de leur Arcane , se hâteroient d'interrompre ce discoureur importun : « Sages vieillards , diroient-ils à >» leurs sectateurs , remerciez le Ciel des »» grâces qu'il vous accorde ; et félicitez- >» vous sans cesse d'avoir si bien suivi «♦ ses volontés. Vous êtes décrépits , il

m est vrai , languissans , cacochymes ; tel »♦ est le sort inévitable de l'homme , mais »» votre entendement est sain ; vous ères >♦ perclus de tous les membres , mais >♦ votre tête en est plus libre ; vous ne » sauriez agir , mais vous parlez comme »> des oracles ; et si vos douleurs aug- >» mentent de jour en jour , votre philoso- >» phie augmente avec elles. Plaignez cette >» jeunesse impétueuse que sa brutale >♦ santé prive des biens attachés à votre >» foiblesse. Heureuses infirmités qui >♦ rassemblent autour de vous t-int d'haut biles Pharmaciens, tournis de plus de

a M. PfliLOpbLis. i :>

*» drogues que vous n'avez de maux ; « tant de savans Me'decins qui connois- » sent à fond votre pouls , qui savent en » grec les noms de tous vos rhumatismes j »> tant de zéle's consolateurs et d'héri- *•> tiers fidèles qui vous conduisent agréa- » blement à votre dernière heure ! Que *> de secours perdus pour vous , si vous » n'aviez su vous donner les maux qui *♦ les ont rendus nécessaires ! >»

Ne pouvons -nous pas imaginer qu'apostrophant ensuite notre imprudent avertisseur , ils lui parleroient à-peu-prés a^nsi :

« Cessez , déclamateur téméraire , de « tenir ces discours impies. Osez-vous >♦ blâmer ainsi la volonté de celui qui a >♦ fait le genre humain? L'état de vieillesse >» ne découle-t-il pas de la constitution >» de l'homme? N'est -il pas naturel à » Pliomme de vieillir ? Que faites - vous ti donc dans vos discours séditieux que >♦ d'attaquer une loi de la nature , et par ii cor séquent la volonté de son Créateur,

rjb66 J. J. Rousseau,

h Puisque l'homme vieillit, Dieu veut h qu'il vieillisse. Les faits sont-ils autre n chose que l'expression de sa volonté ? m Apprenez qu'un homme jeune n'est *♦ point celui que Dieu a voulu faire , et »♦ que , pour s'empresser d'obéir à ses ♦• ordres , il faut se hâter de vieillir. »

Tout cela supposé , je vous demande, Monsieur , si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre , et , dans ce dernier cas , de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire , je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système , n'oubliez pas , je vous prie , que , selon moi , la société est naturelle à l'espèce humaine, comme la décrépitude à l'individu , et qu'il faut des Arts, des Loix , des Gouvernemens aux Peuples , comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule rature de 1 homme , et que celui de la société découle de la nature du genre

a M. Philopolïs. 167

humain ; non pas immédiatement comme vous le dites , mais seulement comme je l'ai prouvé , à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvaient être ou n'être pas , ou du moins arriver plus tôt ou plus tard, et par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes : j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite , de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse , comme l'espèce a celui de retarder la sienne. L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plus tôt ou plus tard , il n'est pas inutile de leur

montrer le danger d'aller si vite , et les misères d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espèce.

A l'énumération des maux dont Ie$ hommes sont accablés , et que je sou»

tiens être leur propre ouvrage , vous m'assurez , Leibnitz et vous , que tout est bien , et qu'ainsi la Providence est jus-

2f)8 J- J. Rousseau, tifiee. J'étois éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification, du secours de la philosophie Leibnitzienne, ni d'aucune autre. Pensez - vous sérieusement , vous-même, qu'un système de Ph.lososopie, quel qu'il soit, puisse être plus irrépréhensible que l'univers, et que, pour disculper la Providence . les arguions d'un Philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu ? Au reste , nier que le mal existe , est un moyen fort commode d'excuser l'auteur du mal. Les Stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur maiJ,:.

Selon Leibnitz et Pope , tout ce qui est est bien. S'il y a des sociétés , c'est que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point , le bien général veut qu'il n'y en air pas ; et si quelqu'un persuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts , il seroit bon qu'ils y retournassent vivre. On ne doit pas appliqua à la nature des choses une idée de bien ou de mal qu'on ce tire que de hurs rap-

ports ; car elles peuvent être bonnes relativement au tout , quoique mauvaises en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien génerai ptut être un mal particulier f dont il est permis de se délivrer quand il est possible. Car si ce mal , tandis qu'on le supporte , est utile au tout, le bien contrai e qu'on s'efforce de lui substituer ne lui sera pas moins utile sitôt qu'il aura lieu. Par la même

raison que tout est bien comme il est, si quelqu'un s'efforce de changer l'état des choses , il est bon qu'il s'efforce de les changer; et s'il est bien ou mal qu'il réussisse, c'est ce qu'on peut apprendre de l'événement seul et non de la raison. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne soit un mal réel pour celui qui le souffre. II étoit bon pour îe tcut que nous fussions civilisés» puisai1-, nous le sommes , mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eut jamais rien tiré de son système qui pût combattre cette proposition; et il est clair que l'optimisme bien

2 "O J- J. Roi'SSEAf,

entendu ne fait rien ni pour ni contre moi.

Aussi n'est-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre , mais à vous seul , qui , sans distinguer le mal universel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne nient pas , prétendez que c'est assez qu'une chose existe pour qu'il ne soit pas permis de désirer qu'elle existât autrement. Mais , Monsieur , si tout est bien comme il est , tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens et des Loix ; il fut donc au moins superflu de les établir , et Jean - Jacques alors , avec votre système , çût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout est bien comme il est, de la manière que vous l'entendez , à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux , redresser nos erreurs ? Que servent nos Chaires , nos Tribunaux , nos Académies ? Pourquoi faire appeler un Médecin quand vous avez la fièvre ? Que savez-vous si le bien du plus grand tout , que vous ne connoissez pas , n'exige

point que vous ayez le transport , et si la santé des habitans de Saturne ou de Sirius ne souffriroit point du rétablissement de la vôtre ? Laissez aller tout comme il pourra , afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être, vous devez blâmer toute action quelconque ; car toute action produit nécessairement quelque chargement dans l'état où sont les choses au moment qu'elle se fait ; on ne peut donc toucher à rien sans mal faire , et le quiétisme le plus parfait est la seule vertu qui reste à l'homme. Enfin , si tout est bien comme il est, il est bon qu'il y ait des Lapons, des Esquimaux, des Algonquins , des Chicacas , des Caraïbes , qui se passent de notre police , des Hotentots qui s'en moquent, et un Genevois qui les approuve. Leibnitz lui-même couviendroit de ceci.

L'homme, dites -vous , est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent

tellement selon les tems et les lieux , qu'avec une pareille logique , on seroit sujet à tirer du particulier à l'universel des conséquences fort contradictoires et fort peu concluantes. 11 ne faut qu'une erreur de géographie pour bouleverser toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voir. C'est à faire aux Castors, dira l'Indien , de s'enfouir dans des tanières, l'homme doit dormir dans un hamac suspendu à des arbres. Non, non, dira le Tartare , l'homme est fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens , s'écrieront nos Philopolis , d'un air de pitié , ne voyezvous pas que l'homme est fait pour bâtir des villes ! Quand il est question de raisonner sur la nature humaine , le vrai Philosophe n'est ni Indien , ni Tartare , ni de Genève, ni de Paris; mais il esc homme.

Que le singe soit une bête , je le crois , et j'en ai dit la raison ; que l'orangoutang en soit une aussi, voilà ce que

a M. Petilopctlis. 2;:>

vous avex U bonté de m'apprendre , et j'avoue qu'après les faits que j'ai cités , îa preuve de celui-là me sembloit difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légèrement que nos voyageurs, qui s'exposent quelquefois , sans beaucoup de façons , à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le public , et vous instruirez même les Naturalistes en n«-us apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette question.

Dans mon Epître dédicatoire, j'ai fé- Vcité ma Patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui pussent exister. J'ai prouvé dans le Discours qu'il devoit y avoir très peu de bons Gouvernemens :

je ne vois pas où est la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment savez-vous , Monsieur , que j'irois vivre dans les bois si ma santé me le permettoit , plutôt que pirmi mes Concitoyens pour lesquels vous çonnoisse» ma

3^4 ^- J» Rousseau,

tendresse ? Loin de rien dire de semblable dans mon Ouvrage , vous y aveï dû voir des raisons très - fortes de ne point choisir ce genre de vie. Je sens trop , en mon particulier , combien peu je puis me passer de vivre avec des hommes aussi co;r. mpus que moi , et le sage même , s'il en est , n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fondt d'un désert. Il faut fixer , quand on le peut , son séjour dans sa Patrie poui l'aimer et la servir. Heureux celui

qui, privé de cet avantage , peut au moins vivre au sein de l'amitié dans la Patrie commune du genre humain , dans cet a<yle immense ouvert à tous les hommes; où se plaisent également l'austère sagesse et la jeunesse folâtre ; où régnent l'humanité , l'hospitalité , la douceur et tous les chjrmes d'une société facile ; où le pauvre trouve encore des amis , la \ertu des exemples qui l'animent, et la raison des guides qui l'éclairent. C'est sur ce grand théâtre de la fortune, du

a M. Pijilopoli s. ay.ï

vice , et quelquefois des vertus , qu'on peut observer avec fruit le spectacle de la vie ; mais c'est dans son pays que chacun devroit en paix achever la sienne.

Il me semble , Monsieur , que vous me censurez bien gravement sur une réflexion qui me paroît très-juste, et qui , juste ou non, n'a point dans mon écrit 2 sens qu'il vous plaît de lui donner ar l'addition d'une seule lettre. Si la nature nous a destinés à être saints , me faites-vous dire , j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature , et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Je vous avoue que si j'avois ainsi confondu la santé avec la sainteté, et que la proposition fût vraie , je me croirois très-propre à devenir un grand saint moi-même dans l'autre monde , ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis , Monsieur , en répondant à VOS trois dernières questions. Je n'abu-

2"-G J. J. RousstA v ,

serai pas du tems que vous me donnez pour y réfléchir ; c'est un soin que j'avos pris d'avance.

Un homme ou tout autre etre s:n qui nauroit jamais connu la douleur , aut oit-il de la pitié , et seroit-d ému a la rue d'un enfant qu'on égorgerait ? Je rcpends que non.

Pourquoi la populace , à qui M. Roussmu accorde une s. grande dose de pitié , se rcpjit-elle avu tant d'activité du spectacle d'un malheureux cxrirant sur la roue? Vv.x la même raison que vous allez pleurer au théâtre et voir Scïde égorger son père , eu Thyeste boire le sang de son fils. Ta pitié est un sentiment si délicieux qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs , chacun a une curiosité secrette d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut é%-iter. Ajoutez à cela le plaisir d'être , pendant deux mois , l'orateur du quartier ,

A M. Philopolis. 1177

et de raconter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

]J affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits , a-t~elle sec petits pour objet , ou la mère? D'abord la mère pour son besoin , puis les petits par habitude. Je Pavois dit dans le Discours ; Si par hasard cJétoit celle-ci , le bien - être des petits n'en seroit que plus assuré. Je le croirois ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que resserrée ; car , dès que les poussins sont éclos , on ne voit pas que ïa poule ait aucun besoin d'eux , et sa tendresse maternelle ne le cède pourtant a nulle autre.

Voilà , Monsieur , mes réponses. Remarquez au reste que, dans cette affaire comme dans celle du premier Discours „ |e suis toujours le monstre qui soutient que l'homme est naturellement

bon , et que mes adversaires sont toujours les lion ri êtes gens qui , à l'édification pu.

Aa

blique ,• s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des scélérats.

Je suis , autant qu'on peut lêtre , dî quelqu'un qu'on ne connoît point,

Monsieur, etc.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/discourssurlooorous. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.